



No 149

KA 1. 107594



Library
of the
University of Toronto



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

EXPOSÉ SUCCINCT

DE LA CONTESTATION

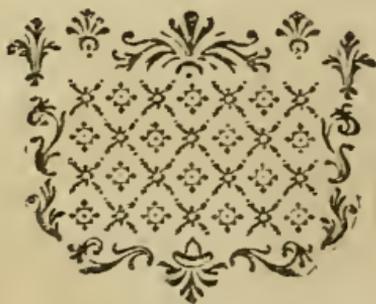
QUI S'EST ÉLEVÉE ENTRE

M. H U M E.

E T

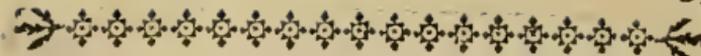
M. R O U S S E A U,

AVEC LES PIÈCES JUSTIFICATIVES.



A L O N D R E S :

M. D C C. L X V I :


 A decorative horizontal border consisting of a series of small, repeating floral or star-like motifs, flanked by stylized arrowheads pointing outwards.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

LE nom & les Ouvrages de M. Hume sont connus depuis longtems de toute l'Europe: ceux qui connoissent sa personne, ont vu en lui des mœurs douces & simples, beaucoup de droiture, de candeur & de bonté; & la modération de son caractère se peint dans ses Ecrits.

Il a employé les grands talens qu'il a reçus de la nature & les lumieres qu'il a acquises par l'étude, à chercher la vérité & à inspirer l'amour des hommes:

jamais il n'a prodigué son temps & compromis son repos dans aucune querelle , ni littéraire ni personnelle. Il a vu cent fois ses Ecrits censurés avec amertume par le Fanatisme , l'ignorance & l'esprit de parti, sans avoir jamais répondu à un seul de ses adversaires.

Ceux même qui ont attaqué ses Ouvrages avec le plus de violence ont toujours respecté son caractère. Son amour pour la paix est si connu, qu'on lui a plus d'une fois apporté des critiques faites contre lui-même , pour le prier de les revoir & de les corriger. On lui remit un jour

une critique de ce genre, où il étoit traité d'une manière fort dure, & même injurieuse: il le fit remarquer à l'Auteur, qui effaça les injures en rougissant & en admirant la force de *l'esprit polémique* qui l'avoit ainsi emporté, sans qu'il s'en appercût; au de-là des bornes de l'honnêteté.

Avec des dispositions si pacifiques, ce n'est qu'avec une extrême répugnance que M. Hume a pu consentir à laisser paroître l'Ecrit qu'on va lire. Il sçait que les querelles des gens de Lettres sont le scandale de la Philosophie, & personne n'étoit moins fait que lui

pour donner un pareil scandale ; si consolant pour les fots ; mais les circonstances l'ont entraîné malgré lui à cet éclat fâcheux.

• Tout le monde fait que M. Rousseau, proscrié de tous les lieux qu'il avoit habités, s'étoit enfin déterminé à se réfugier en Angleterre, & que M. Hume, touché de sa situation & de ses malheurs, s'étoit chargé de l'y conduire, & étoit parvenu à lui procurer un asyle sûr, commode & tranquille. Mais peu de gens savent combien de chaleur, d'activité, de délicatesse même M. Hume a mis dans cet Acte de bienfaisance ; quel tendre attachement il avoit pris pour ce

vij

nouvel Ami, que l'humanité lui
avoit donné; avec quelle adresse
il cherchoit à prévenir ses be-
soins, sans blesser son amour-
propre; avec quel zele enfin il
s'occupoit à justifier aux yeux
des autres les singularités de
M. Rousseau, & à défendre son
caractere contre ceux qui n'en
jugeoient pas aussi favorable-
ment que lui.

Dans le tems même que M.
Hume travailloit à rendre à
M. Rousseau le service le plus
essentiel, il reçut de lui la Lettre
la plus outrageante. Plus le
coup étoit inattendu, plus il
devoit être sensible. M. Hume

écrivit cette aventure à quelques-uns de ses Amis à Paris ; & il s'exprima dans ses Lettres avec toute l'indignation que lui inspiroit un si étrange procédé. Il se crut dispensé d'avoir aucun ménagement pour un homme ; qui après avoir reçu de lui les marques d'amitié les plus constantes & les moins équivoques ; l'appelloit , sans motifs , faux ; traître & le plus méchant des hommes.

Cependant le démêlé de ces deux hommes célèbres ne tarda pas à éclater. Les plaintes de M. Hume parvinrent bientôt à la connoissance du Public , qui

eut d'abord de la peine à croire que M. Rousseau fût coupable de l'excès d'ingratitude dont on l'accusoit. Les Amis même de M. Hume craignirent que dans un premier moment de sensibilité, il ne se fût laissé emporter trop loin, & qu'il n'eût pris pour les défauts du cœur les délires de l'imagination, ou les travers de l'esprit. Il crut devoir éclaircir cette affaire, en écrivant un précis de tout ce qui s'étoit passé entre lui & M. Rousseau; depuis leur liaison jusqu'à leur rupture. Il envoya cet Ecrit à ses Amis; quelques-uns lui conseillèrent de le faire imprimer;

en lui disant que ses accusations contre M. Rousseau étant devenues publiques, les preuves devoient l'être aussi. M. Hume ne se rendit pas à ces raisons, & aima mieux courir le risque d'un jugement injuste, que de se résoudre à un éclat si contraire à son caractère ; mais un nouvel incident a vaincu sa résistance.

M. Rousseau a adressé à un Libraire de Paris une Lettre, où il accuse sans détour M. Hume de s'être ligué avec ses ennemis pour le trahir & le diffamer, & où il le défie hautement de faire imprimer les Pièces qu'il a entre les mains. Cette Lettre a été com-

xj

muniquée, à Paris, à un très-grand nombre de personnes; elle a été traduite en Anglois, & la traduction est imprimée dans les Papiers de Londres. Une accusation & un défi si publics ne pouvoient rester sans réponse; & un plus long silence de la part de M. Hume auroit été interprété d'une maniere peu favorable pour lui.

D'ailleurs, la nouvelle de ce démêlé s'est répandue dans toute l'Europe, & l'on en a porté des jugemens fort divers. Il seroit plus heureux sans doute que toute cette affaire eût été ensevelie dans un profond secret; mais puisqu'on n'a pu empêcher le

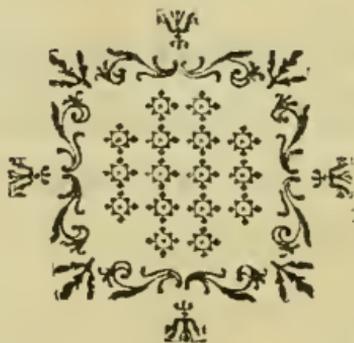
Public de s'en occuper, il faut du moins qu'il sache à quoi s'en tenir. Les Amis de M. Hume se sont réunis pour lui représenter toutes ces raisons. Il a senti la nécessité d'en venir enfin à une extrémité qu'il redoutoit si fort; & a consenti à laisser imprimer son Mémoire. C'est l'Ouvrage que nous donnons ici. Le Récit & les Notes sont traduits de l'Anglois. Les Lettres de M. Rousseau, qui servent de pieces justificatives aux faits, sont des copies exactes des originaux.

Cette Brochure offrira des traits de bizarerie assez étranges à ceux qui prendront la peine de

la lire ; mais ceux qui ne s'en soucieront pas feront encore mieux ; tant ce qu'elle renferme importe peu à ceux qui n'y sont pas intéressés.

Au reste, M. Hume en livrant au Public les pieces de son procès, nous a autorisés à déclarer qu'il ne reprendra jamais la plume sur ce sujet. M. Rousseau peut revenir à la charge ; il peut produire des suppositions, des interprétations, des inductions, des déclamations nouvelles ; il peut créer & réaliser de nouveaux phantômes & envelopper tout cela des nuages de sa Rhétorique, il ne fera plus contre-

dit. Tous les faits sont actuellement sous les yeux du Public. M. Hume abandonne sa cause au jugement des esprits droits & des cœurs honnêtes.





MA liaison avec M. Rousseau com-
 mença en 1762 , lorsqu'il fut décrété
 de prise de corps , à l'occasion de son
Émile , par un Arrêt du Parlement de
 Paris. J'étois alors à Édimbourg. Une
 personne de mérite m'écrivit de Paris
 que M. Rousseau avoit le dessein de
 passer en Angleterre pour y chercher
 un asyle & me demanda mes bons
 offices pour lui. Comme je supposai
 que M. Rousseau avoit exécuté cette
 résolution , j'écrivis à plusieurs de
 mes amis à Londres , pour leur re-
 commander ce célèbre Exilé , & je
 lui écrivis à lui-même pour l'assurer de
 mon zele & de mon empressement à le
 servir. Je l'invitois en même temps à
 venir à Édimbourg , si ce séjour pou-
 voit lui convenir , & je lui offrois une
 retraite dans ma maison pour tout le

temps qu'il daigneroit la partager avec moi. Je n'avois pas besoin d'autre motif pour être excité à cet acte d'humanité, que l'idée que m'avoit donnée du caractère de M. Rousseau la personne qui me l'avoit recommandé, & la célébrité de son génie, de ses talens, & sur-tout de ses malheurs, dont la cause même étoit une raison de plus pour s'intéresser à lui. Voici la Réponse que je reçus,

M. ROUSSEAU A M. HUME,

De Motiers-Travers, le 19 Février 1763.

« Je n'ai reçu qu'ici, Monsieur, & depuis peu, la Lettre dont vous m'honoriez à Londres, le 2 Juillet dernier, supposant que j'étois dans cette Capitale. C'étoit sans doute dans votre Nation, & le plus près de vous qu'il m'eût été possible, que j'aurois cherché ma retraite, si j'avois prévu l'accueil qui m'attendoit dans ma Patrie. Il n'y avoit qu'elle que je pusse

» préférer à l'Angleterre, & cette pré-
 » vention, dont j'ai été trop puni,
 » m'étoit alors bien pardonnable; mais,
 » à mon grand étonnement, & même
 » à celui du Public, je n'ai trouvé que
 » des affronts & des outrages où j'es-
 » perois, sinon de la reconnoissance,
 » au moins des consolations. Que de
 » choses m'ont fait regretter l'asyle &
 » l'hospitalité philosophique qui m'at-
 » tendoient près de vous ! Toutefois
 » mes malheurs m'en ont toujours rap-
 » proché en quelque maniere. La pro-
 » tection & les bontés de Mylord Ma-
 » reschal, votre illustre & digne com-
 » patriote, m'ont fait trouver, pour
 » ainsi dire, l'Écosse au milieu de la
 » Suisse; il vous a rendu présent à nos
 » entretiens; il m'a fait faire avec vos
 » vertus la connoissance que je n'avois
 » faite encore qu'avec vos talens; il
 » m'a inspiré la plus tendre amitié pour
 » vous & le plus ardent desir d'obtenir

» la vôtre , avant que je fusse que vous
 » étiez disposé à me l'accorder. Jugez ,
 » quand je trouve ce penchant réci-
 » proque , combien j'aurois de plaisir
 » à m'y livrer ! Non , Monsieur , je ne
 » vous rendois que la moitié de ce qui
 » vous étoit dû quand je n'avois pour
 » vous que de l'admiration. Vos gran-
 » des vues , votre étonnante impartia-
 » lité , votre génie , vous élèveroient
 » trop au-dessus des hommes si votre
 » bon cœur ne vous en rapprochoit.
 » Mylord Marechal , en m'apprenant
 » à vous voir encore plus aimable que
 » sublime , me rend tous les jours votre
 » commerce plus désirable & nourrit
 » en moi l'empressement qu'il m'a fait
 » naître de finir mes jours près de vous.
 » Monsieur , qu'une meilleure santé ,
 » qu'une situation plus commode ne
 » me met-elle à portée de faire ce
 » voyage comme je le désirerois ! Que
 » ne puis-je espérer de nous voir un

» jour rassemblés avec Mylord dans
 » votre commune Patrie , qui devient
 » droit la mienne ! Je bénirois dans
 » une société si douce les malheurs par
 » lesquels j'y fus conduit , & je croirois
 » n'avoir commencé de vivre que du
 » jour qu'elle auroit commencé. Puissé-
 » je voir cet heureux jour plus désiré
 » qu'espéré ! Avec quel transport je
 » m'écrierois en touchant l'heureuse
 » terre où sont nés David Hume & le
 » Mareschal d'Écosse :

Salve, fatis mihi debita tellus !

Hæc domus , hæc patria est.

J. J. R.

Ce n'est point par vanité que je pu-
 blie cette Lettre ; car je vais bientôt
 mettre au jour une rétractation de tous
 ces éloges ; c'est seulement pour com-
 pletter la suite de notre correspondance
 & pour faire voir qu'il y a longtemps
 que j'ai été disposé à rendre service à
 M. Rousseau.

A iij

Notre commerce avoit entièrement cessé jusqu'au milieu de l'été dernier, (1765) lorsque la circonstance suivante le renouvela. Une personne qui s'intéresse à M. Rousseau, étant allée faire un voyage dans une des Provinces de France qui avoisinent la Suisse, profita de cette occasion pour rendre visite au Philosophe solitaire, dans sa retraite à Motiers-Travers. Il dit à cette personne que le séjour de Neuchâtel lui devenoit très-désagréable, tant par la superstition du Peuple que par la rage dont les Prêtres étoient animés contre lui; qu'il craignoit d'être bientôt dans la nécessité d'aller chercher un asyle ailleurs, & que dans ce cas l'Angleterre lui paroïsoit, par la nature de ses Loix & de son Gouvernement, le seul endroit où il pût trouver une retraite assurée: il ajouta que Mylord Mareschal, son ancien Protecteur, lui avoit conseillé de se mettre sous ma

protection (c'est le terme dont il voulut bien se servir); & qu'en conséquence il étoit disposé à s'adresser à moi, s'il croyoit que cela ne me donneroit pas trop d'embarras.

J'étois alors chargé des Affaires d'Angleterre à la Cour de France; mais comme j'avois la perspective de retourner bientôt à Londres, je ne rejetai point une proposition qui m'étoit faite dans de semblables circonstances par un homme que son génie & ses malheurs avoient rendu célèbre. Dès que je fus informé de la situation & des intentions de M. Rousseau, je lui écrivis pour lui offrir mes services, & il me fit la Réponse suivante.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Strasbourg, le 4 Décembre 1765.

« Vos bontés, Monsieur, me pé-
 » netrent autant qu'elles m'honorent.
 » La plus digne Réponse que je puisse
 » faire à vos offres, est de les accepter,

& je les accepte. Je partirai dans cinq
 ou six jours pour aller me jeter entre
 vos bras. C'est le conseil de Mylord
 Mareschal , mon Protecteur , mon
 ami , mon pere ; c'est celui de Ma-
 dame de *** , (a) dont la bien-
 veillance éclairée me guide autant
 qu'elle me console ; enfin , j'ose dire
 que c'est celui de mon cœur qui se
 plaît à devoir beaucoup au plus il-
 lustre de mes Contemporains , dont
 la bonté surpasse la gloire. Je soupire
 après une retraite solitaire & libre
 où je puisse finir mes jours en paix.
 Si vos soins bienfaisans me la pro-
 curent , je jouirai tout ensemble &
 du seul bien que mon cœur désire , &
 du plaisir de le tenir de vous. Je vous
 salue , Monsieur , de tout mon cœur.

J. J. R.

Je n'avois pas attendu ce moment

(a) La personne que M. Rousseau nomme ici a exigé qu'on supprimât son nom. *Note des Editeurs.*

pour m'occuper des moyens d'être utile à M. Rousseau. M. Clairaut, quelques semaines avant sa mort, m'avoit communiqué la Lettre suivante.

M. ROUSSEAU A M. CLAIRAUT.

De Motiers-Travers, le 3 Mars 1765.

« LE souvenir, Monsieur, de vos an-
 » ciennes bontés pour moi vous cause
 » une nouvelle importunité de ma part.
 » Il s'agiroit de vouloir bien être, pour
 » la seconde fois, Censeur d'un de
 » mes Ouvrages. C'est une très-mau-
 » vaise rapsodie que j'ai compilée il y
 » a plusieurs années, sous le nom de
 » *Dictionnaire de Musique*, & que je
 » suis forcé de donner aujourd'hui pour
 » avoir du pain. Dans le torrent des
 » malheurs qui m'entraîne, je suis hors
 » d'état de revoir ce Recueil. Je fais
 » qu'il est plein d'erreurs & de bevue.
 » Si quelqu'intérêt pour le sort du plus
 » malheureux des hommes vous por-
 » toit à voir son Ouvrage avec un peu
 » plus d'attention que celui d'un autre;

» je vous serois sensiblement obligé de
 » toutes les fautes que vous voudriez
 » bien corriger chemin faisant. Les in-
 » diquer sans les corriger ne seroit rien
 » faire , car je suis absolument hors
 » d'état d'y donner la moindre atten-
 » tion , & si vous daignez en user com-
 » me de votre bien , pour changer ,
 » ajouter , ou retrancher , vous exer-
 » cerez une charité très-utile & dont
 » je serai très-reconnoissant. Rece-
 » vez , Monsieur , mes très-humbles
 » excuses & mes salutations. »

J. J. R.

Je le dis avec regret , mais je suis
 forcé de le dire : je fais aujourd'hui avec
 certitude que cette affectation de mi-
 sere & de pauvreté extrême , n'est qu'une
 petite charlatanerie que M. Rousseau
 emploie avec succès pour se rendre plus
 intéressant & exciter la commisération
 du Public ; mais j'étois bien loin de
 soupçonner alors un semblable arti-
 fice. Je sentis s'élever dans mon cœur

un mouvement de pitié, mêlé d'indignation, en imaginant qu'un homme de Lettres, d'un mérite si éminent, étoit réduit, malgré la simplicité de sa maniere de vivre, aux dernières extrémités de l'indigence, & que cet état malheureux étoit encore aggravé par la maladie, par l'approche de la vieillesse & par la rage implacable des dévots persécuteurs.

Je savois que plusieurs personnes attribuoient l'état fâcheux où se trouvoit M. Rousseau, à son orgueil extrême qui lui avoit fait refuser les secours de ses amis; mais je crus que ce défaut, si c'en étoit un, étoit un défaut respectable. Trop de gens de Lettres ont avili leur caractère en s'abaissant à solliciter les secours d'hommes riches ou puissans, indignes de les protéger; & je croyois qu'un noble orgueil, quoique porté à l'excès, méritoit de l'indulgence dans un homme de génie

qui, soutenu par le sentiment de sa propre supériorité & par l'amour de l'indépendance, bravoit les outrages de la fortune & l'insolence des hommes. Je me proposai donc de servir M. Rousseau à sa maniere. Je priai M. Clairaut de me donner sa Lettre, & je la fis voir à plusieurs des amis & des Protecteurs que M. Rousseau avoit à Paris. Je leur proposai un arrangement par lequel on pouvoit procturer des secours à M. Rousseau sans qu'il s'en doutât. C'étoit d'engager le Libraire qui se chargeroit de son *Dictionnaire de Musique* à lui en donner une somme plus considérable que celle qu'il en auroit offerte de lui-même, & de rembourser cet excédent au Libraire. Mais ce projet, pour l'exécution duquel les soins de M. Clairaut étoient nécessaires, échoua par la mort inopinée de ce profond & estimable savant.

Comme je conservois toujours la

même idée de l'extrême pauvreté de M. Rousseau, je conservai aussi la même disposition à l'obliger, &, dès que je fus assuré de l'intention où il étoit de passer en Angleterre sous ma conduite, je formai le plan d'un artifice à peu près semblable à celui que je n'avois pu exécuter à Paris. J'écrivis sur le champ à mon ami, M. Jean Stewart, de Buckingham-Street, que j'avois une affaire à lui communiquer, d'une nature si secrète & si délicate que je n'osois même la confier au papier, mais qu'il en apprendroit les détails de M. Elliot (aujourd'hui le Chevalier Gilbert Elliot) qui devoit bientôt retourner de Paris à Londres.

Voici ce plan, que M. Elliot communiqua en effet quelque temps après à M. Stewart, en lui recommandant le plus grand secret. M. Stewart devoit chercher dans le voisinage de sa maison de campagne quelque Fermier hon-

nête & discret qui voulût se charger de loger & nourrir M. Rousseau & sa Gouvernante, & leur fournir abondamment toutes les commodités dont ils auroient besoin, moyennant une pension, que M. Stewart pouvoit porter jusqu'à cinquante ou soixante livres * sterlings par an; mais le Fermier devoit s'engager à garder exactement le secret & à ne recevoir de M. Rousseau que vingt ou vingt-cinq livres sterlings par an, & je lui aurois tenu compte du surplus.

M. Stewart m'écrivit bientôt après qu'il avoit trouvé une habitation qu'il croyoit convenable; je le priai de faire meubler l'appartement, à mes frais, d'une manière propre & commode. Ce plan, dans lequel il n'entroit assurément aucun motif de vanité, puisque le secret en faisoit une condition néces-

* La livre sterling vaut environ 22 liv. 10 s. de notre monnoie.

faire, n'eut pas lieu, parce qu'il se présenta d'autres arrangemens plus commodes & plus agréables. Tout ce fait est bien connu de M. Stewart & du Chevalier Gilbert Elliot.

Il ne fera peut-être pas hors de propos de parler ici d'un autre arrangement que j'avois concerté dans les mêmes intentions. J'avois accompagné M. Rousseau à une campagne très-agréable, dans le Comté de Surrey, où nous passâmes deux jours chez le Colonel Webb. M. Rousseau me parut épris des beautés naturelles & solitaires de cet endroit. Aussi-tôt, par l'entremise de M. Stewart, j'entrai en marché avec le Colonel Webb, pour acheter sa maison avec un petit bien qui y appartenoit, afin d'en faire un établissement pour M. Rousseau. Si, après ce qui s'est passé, il y avoit de la sûreté à citer le témoignage de M. Rousseau sur quelque fait, j'en appellerois à lui-même

pour la vérité de ceux que j'avance. Quoiqu'il en soit, ils sont connus de M. Stewart, du Général Clarke & en partie du Colonel Webb.

Je vais reprendre mon récit où je l'ai interrompu. M. Rousseau vint à Paris, muni d'un passeport que ses amis avoient obtenu. Je le conduisis en Angleterre. Pendant plus de deux mois, j'employai tous mes soins & ceux de mes amis pour trouver quelque arrangement qui pût lui convenir. On se prêtoit à tous ses caprices; on excusoit toutes ses singularités; on satisfaisoit toutes ses fantaisies; on n'épargna enfin ni temps ni complaisance pour lui procurer ce qu'il désiroit; &, quoique plusieurs des projets que j'avois formés pour son établissement eussent été rejetés, je me trouvois assez récompensé de mes peines par la reconnoissance & la tendresse même dont il paroissoit recevoir mon zele & mes bons offices.

Enfin

Enfin on lui proposa l'arrangement auquel il est aujourd'hui fixé. M. Davenport, Gentilhomme distingué par sa naissance, sa fortune & son mérite, lui a offert une maison, appelée Wootton, qu'il a dans le Comté de Derby, & qu'il habite rarement; & M. Rousseau lui paie pour lui & pour sa Gouvernante une modique pension.

Dès que M. Rousseau fut arrivé à Wootton, il m'écrivit la Lettre suivante.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Wootton, le 22 Mars 1766.

« Vous voyez déjà, mon cher Pa-
 » tron, par la date de ma Lettre, que je
 » suis arrivé au lieu de ma destination.
 » Mais vous ne pouvez voir tous les
 » charmes que j'y trouve; il faudroit
 » connoître le lieu & lire dans mon
 » cœur. Vous y devez lire au moins
 » les sentimens qui vous regardent &
 » que vous avez si bien mérités. Si je

B

» vis dans cet agréable asyle aussi heu-
 » reux que je l'espere, une des douceurs
 » de ma vie sera de penser que je vous
 » les dois. Faire un homme heureux
 » c'est mériter de l'être. Puissiez-vous
 » trouver en vous-même le prix de tout
 » ce que vous avez fait pour moi ! Seul,
 » j'aurois pu trouver de l'hospitalité
 » peut-être ; mais je ne l'aurois jamais
 » aussi bien goûtée qu'en la tenant de
 » votre amitié. Conservez-la-moi tou-
 » jours, mon cher Patron, aimez-moi
 » pour moi qui vous dois tant ; pour
 » vous-même ; aimez-moi pour le bien
 » que vous m'avez fait. Je sens tout le
 » prix de votre sincere amitié ; je la
 » désire ardemment ; j'y veux répondre
 » par toute la mienne, & je sens dans
 » mon cœur de quoi vous convaincre
 » un jour qu'elle n'est pas non plus sans
 » quelque prix. Comme, pour des rai-
 » sons dont nous avons parlé, je ne
 » veux rien recevoir par la poste, je

» vous prie, lorsque vous ferez la bonne
 » œuvre de m'écrire, de remettre votre
 » lettre à M. Davenport. L'affaire de
 » ma voiture n'est pas arrangée, parce
 » que je fais qu'on m'en a imposé: c'est
 » une petite faute qui peut n'être que
 » l'ouvrage d'une vanité obligeante,
 » quand elle ne revient pas deux fois.
 » Si vous y avez trempé, je vous con-
 » seille de quitter une fois pour toutes
 » ces petites ruses qui ne peuvent avoir
 » un bon principe quand elles se tour-
 » nent en pièges contre la simplicité.
 » Je vous embrasse, mon cher Patron,
 » avec le même cœur que j'espère &
 » désire trouver en vous. »

J. J. R.

Peu de jours après, je reçus de lui
une autre Lettre dont voici la Copie.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Wootton, le 29 Mars 1766.

« Vous avez vu, mon cher Patron,
 » par la Lettre que M. Davenport a dû

B ij

» vous remettre , combien je me trouve
 » ici placé selon mon goût. J'y serois
 » peut-être plus à mon aise si l'on y
 » avoit pour moi moins d'attentions ;
 » mais les soins d'un si galant homme
 » font trop obligeans pour s'en fâ-
 » cher ; & , comme tout est mêlé d'in-
 » convéniens dans la vie , celui d'être
 » trop bien est un de ceux qui se tole-
 » rent le plus aisément. J'en trouve un
 » plus grand à ne pouvoir me faire
 » bien entendre des Domestiques ;
 » ni sur-tout entendre un mot de ce
 » qu'ils me disent. Heureusement Ma-
 » demoiselle le Vasseur me sert d'inter-
 » prete , & ses doigts parlent mieux
 » que ma langue. Je trouve même
 » à mon ignorance un avantage qui
 » pourra faire compensation, c'est d'é-
 » carter les oisifs en les ennuyant. J'ai
 » eu hier la visite de M. le Ministre qui ,
 » voyant que je ne lui parlois que Fran-
 » çois, n'a pas voulu me parler Anglois,

» de sorte que l'entrevue s'est passée à
 » peu près sans mot dire. J'ai pris goût
 » à l'expédient ; je m'en servirai avec
 » tous mes voisins, si j'en ai, & dussé-je
 » apprendre l'Anglois, je ne leur par-
 » lerai que François, sur-tout si j'ai le
 » bonheur qu'ils n'en sachent pas un
 » mot. C'est à peu près la ruse des
 » singes qui, disent les Negres, ne
 » veulent pas parler quoiqu'ils le puis-
 » sent, de peur qu'on ne les fasse tra-
 » vailler.

» Il n'est point vrai du tout que je
 » sois convenu avec M. Goffet de rece-
 » voir un modele en présent. Au con-
 » traire, je lui en demandai le prix, qu'il
 » me dit être d'une guinée & demie ;
 » ajoutant qu'il m'en vouloit faire la
 » galanterie, ce que je n'ai point ac-
 » cepté. Je vous prie donc de vouloir
 » bien lui payer le modele en question ;
 » dont M. Davenport aura la bonté de
 » vous rembourser. S'il n'y consent pas,

» il faut le lui rendre & le faire acheter
 » par une autre main. Il est destiné
 » pour M. du Peyrou qui depuis long-
 » temps désire avoir mon portrait &
 » en a fait faire un en miniature qui
 » n'est point du tout ressemblant. Vous
 » êtes pourvu mieux que lui , mais je
 » suis fâché que vous m'ayez ôté par
 » une diligence aussi flatteuse le plaisir
 » de remplir le même devoir envers
 » vous. Ayez la bonté , mon cher Pa-
 » tron , de faire remettre ce modele à
 » MM. *Guinand & Hankey , Little-*
 » *St. Heller's Bishopsgate - Street* , pour
 » l'envoyer à M. du Peyrou par la pre-
 » miere occasion sûre. Il gele ici depuis
 » que j'y suis : il a neigé tous les jours :
 » le vent coupe le visage ; malgré cela ,
 » j'aimerois mieux habiter le trou d'un
 » des lapins de cette garenne que le
 » plus bel appartement de Londres.
 » Bon jour , mon cher Patron , je vous
 » embrasse de tout mon cœur. »

J. J. R.

Comme nous étions convenus, M. Rousseau & moi, de ne point nous gêner l'un l'autre par un commerce de Lettres suivi, nous n'avions plus d'autre objet de correspondance épistolaire que celui d'une pension qu'il s'agissoit de lui obtenir du Roi d'Angleterre. Voici le récit fidele & succinct de cette affaire.

Un soir que nous causions ensemble à Calais, où nous étions retenus par les vents contraires, je demandai à M. Rousseau s'il n'accepteroit pas une pension du Roi d'Angleterre, au cas que Sa Majesté voulût bien la lui accorder. Il me répondit que cela n'étoit pas sans difficulté, mais qu'il s'en rapporteroit entierement à l'avis de Mylord Marechal. Encouragé par cette réponse, je ne fus pas plutôt arrivé à Londres que je m'adressai pour cet objet aux Ministres du Roi, & particulièrement au Général Conway, Secré-

taire d'Etat , & au Général Grœme ,
 Secrétaire & Chambellan de la Reine.
 Ils firent la demande de la pension à
 Leurs Majestés qui y consentirent avec
 bonté , à condition seulement que la
 chose resteroit secrete. Nous écrivîmes,
 M. Rousseau & moi , à Mylord Maref-
 chal , & M. Rousseau marqua dans sa
 Lettre que le secret qu'on demandoit
 étoit pour lui une circonstance très-
 agréable. Le consentement de Mylord
 Marefchal arriva, comme on se l'ima-
 gine bien ; M. Rousseau partit peu de
 jours après pour Wootton , & cette
 affaire resta quelque temps suspendue,
 par un dérangement qui survint dans
 la santé du Général Conway.

Cependant le temps que j'avois passé
 avec M. Rousseau m'avoit mis à portée
 de démêler son caractère ; je commen-
 çois à craindre que l'inquiétude d'esprit
 qui lui est naturelle ne l'empêchât de
 jouir du repos, auquel l'hospitalité & la
 sûreté

sûreté qu'il trouvoit en Angleterre l'invitoient à se livrer : je voyois , avec une peine infinie , qu'il étoit né pour le tumulte & les orages , & que le dégoût qui fuit la jouissance paisible de la solitude & de la tranquillité , le rendroit bientôt à charge à lui-même & à tout ce qui l'environnoit ; mais , éloigné du lieu qu'il habitoit de cent cinquante milles , & sans cesse occupé des moyens de lui rendre service , je ne m'attendois guères à être moi-même la victime de cette malheureuse disposition de caractère.

Il est nécessaire que je rappelle ici une Lettre qui avoit été écrite à Paris , l'hiver dernier , sous le nom supposé du Roi de Prusse. En voici la Copie.

« MON CHER JEAN-JACQUES ,
 » Vous avez renoncé à Geneve , votre
 » Patrie. Vous vous êtes fait chasser
 » de la Suisse , Pays tant vanté dans
 » vos Ecrits ; la France vous a décrété ;

» venez donc chez moi. J'admire vos ta-
 » lens ; je m'amuse de vos rêveries qui
 » (soit dit en passant) vous occupent
 » trop & trop longtems. Il faut à la fin
 » être sage & heureux ; vous avez fait
 » assez parler de vous par des singularités
 » peu convenables à un véritable grand
 » homme : démontrez à vos ennemis
 » que vous pouvez avoir quelquefois
 » le sens commun : cela les fâchera sans
 » vous faire tort. Mes Etats vous of-
 » frent une retraite paisible : je vous
 » veux du bien & je vous en ferai , si
 » vous le trouvez bon. Mais si vous
 » vous obstinez à rejeter mon secours ,
 » attendez-vous que je ne le dirai à
 » personne. Si vous persistez à vous
 » creuser l'esprit pour trouver de nou-
 » veaux malheurs, choisissez-les tels que
 » vous voudrez ; je suis Roi, je puis vous
 » en procurer au gré de vos souhaits ; &
 » ce qui sûrement ne vous arrivera pas
 » vis-à-vis de vos ennemis , je cesserai

» de vous persécuter , quand vous cesserez de mettre votre gloire à l'être. »

» Votre bon ami, FRÉDÉRIC. »

Cette Lettre avoit été composée par M. Horace Walpole, environ trois semaines avant mon départ de Paris ; mais quoique je logeasse dans le même Hôtel que M. Walpole & que nous nous vissions très-souvent, cependant, par attention pour moi, il avoit soigneusement caché cette plaisanterie jusqu'après mon départ. Alors il la montra à quelques amis ; on en prit des copies, qui bientôt se multiplièrent. Cette petite piece se répandit rapidement dans toute l'Europe, & elle étoit dans les mains de tout le monde lorsque je la vis à Londres pour la première fois.

Tous ceux qui connoissent la liberté dont on jouit en Angleterre conviendront, je pense, que toute l'autorité du Roi, des Lords, & des Communes, &

toute la puissance Ecclésiastique, Civile & Militaire du Royaume ne pourroient empêcher qu'on n'y imprimât une plaisanterie de ce genre. Aussi ne fus-je pas étonné de la voir paroître dans le *St. James's Chronicle*; mais je le fus beaucoup de trouver quelques jours après, dans le même Papier, la Piece suivante.

M. ROUSSEAU A L'AUTEUR DU *ST.*
JAMES'S CHRONICLE.

De Wootton, le 7 Avril 1766.

« Vous avez manqué, Monsieur;
 » au respect que tout Particulier doit
 » aux Têtes Couronnées, en attribuant
 » publiquement au Roi de Prusse une
 » Lettre pleine d'extravagance & de
 » méchanceté, dont par cela seul vous
 » deviez savoir qu'il ne pouvoit être
 » l'Auteur. Vous avez même osé trans-
 » crire sa signature, comme si vous
 » l'aviez vue écrite de sa main. Je vous
 » apprens, Monsieur, que cette Lettre

» a été fabriquée à Paris , & ce qui na-
 » vre & déchire mon cœur , que l'im-
 » posteur a des complices en Angle-
 » terre.

» Vous devez au Roi de Prusse , à la
 » vérité , à moi , d'imprimer la Lettre
 » que je vous écris & que je signe , en
 » réparation d'une faute que vous vous
 » reprocheriez sans doute , si vous sa-
 » viez de quelles noirceurs vous vous
 » rendez l'instrument. Je vous fais ,
 » Monsieur , mes sinceres salutations. »

J. J. R.

Je fus affligé de voir M. Rousseau
 montrer cet excès de sensibilité pour
 un incident aussi simple & aussi inévi-
 table que la publication de la préten-
 due Lettre du Roi de Prusse ; mais je
 me serois cru capable moi-même de
 noirceur & de méchanceté , si j'avois
 imaginé que M. Rousseau me soup-
 connoit d'être l'Editeur de cette plai-
 santerie , & que c'étoit contre moi qu'il

se dispoſoit à tourner toute ſa fureur. C'eſt cependant ce qu'il m'a appris depuis. Il eſt bon de remarquer que huit jours auparavant il m'avoit écrit la Lettre la plus affectueuſe * : c'eſt celle du 29 Mars. J'étois aſſurément le dernier homme du monde qui, dans les regles du ſens commun, devoit être ſouſçonné; cependant, ſans la plus légère preuve, ſans la moindre probabilité, c'eſt moi que non-ſeulement M. Rouſſeau ſouſçonne, mais qu'il accuſe ſans héſiter, d'avoir fait imprimer la ſatyre dont il ſe plaint; &, ſans faire aucune recherche, ſans entrer dans aucune explication, c'eſt moi qu'il injurie avec deſſein, dans un Papier Public; du plus cher de ſes amis, me voilà ſur le champ converti en ennemi perfide & méchant, & par-là tous mes ſervices paſſés & préſens ſont d'un ſeul trait adroitement effacés.

* Page 19.

S'il n'étoit pas ridicule d'employer le raisonnement sur un semblable sujet & contre un tel homme, je demanderois à M. Rousseau pourquoi il me suppose le dessein de lui nuire. Les faits lui ont, en cent occasions, prouvé le contraire, & ce n'est pas l'usage que les services que nous avons rendus fassent naître en nous de la mauvaise volonté contre celui qui les a reçus. Mais, en supposant que j'eusse dans le cœur une secrete animosité contre M. Rousseau, me serois-je exposé au risque d'être découvert, en envoyant moi-même aux Auteurs des Papiers Publics une satyre qui faisoit du bruit & qui étant aussi généralement répandue, ne pouvoit manquer de tomber bientôt entre leurs mains ?

Comme je n'avois garde de me croire l'objet d'un soupçon si atroce & si ridicule, je continuai à servir M. Rousseau de la maniere la plus constante &

la moins équivoque. Je renouvelai mes sollicitations auprès du Général Conway, dès que l'état de sa santé put lui permettre de s'occuper de quelque chose. Le Général s'adressa de nouveau au Roi pour la pension que nous demandions, & Sa Majesté y donna une seconde fois son consentement. On s'adressa aussi au Marquis de Rockingham, Premier Lord de la Trésorerie, pour arranger cette affaire; enfin, je la vois heureusement terminée, & plein de la joie la plus vive, j'en mande la nouvelle à mon ami. Je n'en reçus point de réponse; mais voici la Lettre qu'il écrivit au Général Conway.

M. ROUSSEAU AU GÉNÉRAL
CONWAY.

Le 12 Mai 1766.

« Monsieur,
 » Vivement touché des graces dont
 » il plaît à Sa Majesté de m'honorer, &
 » de vos bontés qui me les ont attirées,

» j'y trouve, dès-à-présent, ce bien
 » précieux à mon cœur, d'intéresser à
 » mon sort le meilleur des Rois &
 » l'homme le plus digne d'être aimé de
 » lui. Voilà, Monsieur, un avantage
 » dont je suis jaloux & que je ne mé-
 » riterai jamais de perdre. Mais il faut
 » vous parler avec la franchise que vous
 » aimez. Après tant de malheurs, je
 » me croyois préparé à tous les événe-
 » mens possibles; il m'en arrive pour-
 » tant que je n'avois pas prévus & qu'il
 » n'est pas permis à un honnête homme
 » de prévoir. Ils m'en affectent d'autant
 » plus cruellement, & le trouble où ils
 » me jettent m'ôtant la liberté d'esprit
 » nécessaire pour me bien conduire;
 » tout ce que me dit la raison dans un
 » un état aussi triste est de suspendre
 » mes résolutions sur toute affaire im-
 » portante, telle qu'est pour moi celle
 » dont il s'agit. Loin de me refuser
 » aux bienfaits du Roi, par l'orgueil

» qu'on m'impute, je le mettrois à
 » m'en glorifier, & tout ce que j'y vois
 » de pénible est de ne pouvoir m'en
 » honorer aux yeux du Public comme
 » aux miens. Mais lorsque je les rece-
 » vrai, je veux pouvoir me livrer tout
 » entier aux sentimens qu'ils m'inspi-
 » rent & n'avoir le cœur plein que des
 » bontés de Sa Majesté & des vôtres.
 » Je ne crains pas que cette façon de
 » penser les puisse altérer. Daignez
 » donc, Monsieur, me les conserver
 » pour des temps plus heureux: vous con-
 » noîtrez alors que je ne diffère de m'en
 » prévaloir que pour tâcher de m'en
 » rendre plus digne. Agréez, Monsieur,
 » je vous supplie, mes très-humbles sa-
 » lutations & mon respect. »

J. J. R.

Cette lettre parut au Général Con-
 way, comme à moi, un refus net d'ac-
 cepter la pension tant qu'on en feroit
 un secret; mais comme M. Rousseau

avoit été dès le commencement instruit de cette condition & que toute sa conduite, ses discours, ses lettres, m'avoient persuadé qu'elle lui convenoit; je jugeai qu'il avoit honte de se rétracter la dessus en m'écrivant, & je crus voir dans cette mauvaise honte la raison d'un silence dont j'étois surpris.

J'obtins du Général Conway qu'il ne prendroit aucune résolution relativement à cette affaire & j'écrivis à M. Rousseau une lettre pleine d'amitié, dans laquelle je l'exhortai à reprendre sa première façon de penser & à accepter la pension.

Quant à l'accablement profond dont M. Rousseau se plaint dans sa lettre au Général Conway, & qui lui ôtoit, disoit-il, jusqu'à la liberté de son esprit, je fus rassuré à cet égard par une lettre de M. Davenport, qui me marquoit que précisément dans ce temps là son Hôte étoit très-content, très-gai

& même très-fociable. Je reconnus là cette foiblesse ordinaire de mon ami , qui veut toujours être un objet d'intérêt en passant pour un homme opprimé par l'infortune , la maladie , les persécutions , lors même qu'il est le plus tranquille & le plus heureux. Son affectation de sensibilité extrême étoit un artifice trop souvent répété pour en imposer à un homme qui le connoissoit aussi bien que moi. D'ailleurs , en le supposant même aussi vivement affecté qu'il le disoit , je n'aurois pu attribuer cette disposition qu'à la prétendue Lettre du Roi de Prusse dont il avoit témoigné tant de chagrin dans les Papiers Publics.

J'attendis trois semaines sans avoir de réponse. Ce procédé me parut un peu étrange & je l'écrivis à M. Davenport ; cependant comme j'avois affaire à un homme très-étrange aussi , & que j'attribuois toujours son silence à la pe-

tite honte qu'il pouvoit avoir de m'écrire, je ne voulus pas me décourager, & perdre, pour un vain cérémonial, l'occasion de lui rendre un service essentiel. Je renouvelai donc mes sollicitations auprès des Ministres, & je fus assez heureux dans mes soins pour être autorisé à écrire la Lettre suivante à M. Rousseau : c'est la première dont j'aie conservé une copie.

M. HUME A M. ROUSSEAU.

Londres, le 19 Juin 1766.

« Comme je n'ai reçu, Monsieur,
 » aucune Réponse de vous, j'en conclus que vous persévérerez dans la résolution de refuser les bienfaits de Sa Majesté, tant qu'on en fera un secret. Je me suis en conséquence adressé au Général Conway pour faire supprimer cette condition, & j'ai été assez heureux pour obtenir de lui la promesse d'en parler au Roi. Il faut seulement, m'a-t'il dit, que

» nous sachions préalablement de M.
 » Rousseau s'il est disposé à accepter
 » une pension qui lui seroit accordée
 » publiquement, afin que Sa Majesté ne
 » soit pas exposée à un second refus.
 » Il m'a autorisé à vous écrire là-dessus,
 » & je vous prie de me faire savoir votre
 » résolution le plutôt que vous pour-
 » rez. Si vous m'envoyez votre con-
 » sentement, ce que je vous prie inf-
 » tamment de faire, je fais que je peux
 » compter sur les bons offices du Duc
 » de Richmond pour appuyer la de-
 » mande du Général Conway; ainsi
 » je ne doute nullement du succès.

» Je suis, mon cher Monsieur, très-
 » sincèrement tout à vous. »

D. H.

Je reçus au bout de cinq jours la
 Réponse suivante.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Wootton, le 23 Juin 1766.

« JE croyois, Monsieur, que mon

» silence interprété par votre con-
 » science en disoit assez; mais puis-
 » qu'il entre dans vos vues de ne pas
 » l'entendre, je parlerai. Vous vous
 » êtes mal caché, je vous connois &
 » vous ne l'ignorez pas. Sans liaisons
 » antérieures, sans querelles, sans dé-
 » mêlés, sans nous connoître autre-
 » ment que par la réputation littéraire;
 » vous vous empressez à m'offrir vos
 » amis & vos soins; touché de votre
 » générosité, je me jette entre vos bras;
 » vous m'amenez en Angleterre, en
 » apparence pour m'y procurer un
 » asyle, & en effet pour m'y deshono-
 » rer. Vous vous appliquez à cette noble
 » œuvre avec un zele digne de votre
 » cœur & avec un succès digne de vos
 » talens. Il n'en falloit pas tant pour
 » réussir : vous vivez dans le monde,
 » & moi dans la retraite; le Public
 » aime à être trompé, & vous êtes
 » fait pour le tromper. Je connois

» pourtant un homme que vous ne
 » trompez pas : c'est vous-même.
 » Vous savez avec quelle horreur mon
 » cœur repoussa le premier soupçon de
 » vos desseins. Je vous dis , en vous
 » embrassant , les yeux en larmes , que
 » si vous n'étiez pas le meilleur des
 » hommes , il falloit que vous en fus-
 » siez le plus noir. En pensant à votre
 » conduite secrete , vous vous direz
 » quelquefois que vous n'êtes pas le
 » meilleur des hommes , & je doute
 » qu'avec cette idée vous en soyez ja-
 » mais le plus heureux.

» Je laisse un libre cours aux manœu-
 » vres de vos amis , aux vôtres , & je
 » vous abandonne avec peu de regret
 » ma réputation pendant ma vie , bien
 » sûr qu'un jour on nous rendra justice à
 » tous deux. Quant aux bons offices en
 » matiere d'intérêt avec lesquels vous
 » vous masquez , je vous en remercie
 » & vous en dispense. Je me dois de

» n'avoir plus de commerce avec vous ;
 » & de n'accepter pas même à mon
 » avantage , aucune affaire dont vous
 » foyez le médiateur. Adieu, Monsieur,
 » je vous fouhaite le plus vrai bonheur ;
 » mais , comme nous ne devons plus
 » rien avoir à nous dire , voici la der-
 » niere Lettre que vous recevrez de
 » moi. »

J. J. R.

Je lui fis sur le champ la Réponse
 fuivante.

M. HUME A M. ROUSSEAU.

Ce 26 Juin 1766.

» Comme la conscience me dit que
 » j'en ai toujours agi avec vous de la
 » maniere la plus amicale & que je vous
 » ai donné , en toute occasion , les preu-
 » ves les plus tendres & les plus actives
 » d'une sincere affection , vous pouvez
 » juger de l'extrême surprise que m'a
 » causée la lecture de votre lettre. Il est
 » aussi impossible de répondre à des ac-

„ cufations fi violentes & bornées à de
 „ simples généralités , qu'il est impoffi-
 „ ble de les concevoir. Mais cette affaire
 „ ne peut, ne doit pas en refter là. Je fup-
 „ pofe charitablement que quelqu'in-
 „ fâme calomniateur m'a noirci auprès
 „ de vous ; mais en ce cas , le devoir
 „ vous oblige , & je fuis perfuadé que
 „ votre propre inclination vous porte
 „ à me donner les moyens de connoître
 „ mon accufateur & de me juftifier ; ce
 „ que vous ne pouvez faire qu'en m'inf-
 „ truisant de ce dont on m'accufe. Vous
 „ dites que je fais moi-même que je
 „ vous ai trahi ; mais , je le dis haute-
 „ ment & je le dirai à tout l'Univers :
 „ je fais le contraire ; je fais que mon
 „ amitié pour vous a été fans bornes &
 „ fans relâche ; & , quoique je vous en
 „ aie donné des preuves qui font uni-
 „ verfellement connues en France &
 „ en Angleterre, le Public n'en connoît
 „ encore que la plus petite partie. Je

» demande que vous me nommiez
» l'homme qui ose affirmer le contraire,
» & sur-tout je demande qu'il cite une
» seule circonstance dans laquelle je
» vous aie manqué. Vous le devez à
» moi ; vous le devez à vous-même ;
» vous le devez à la vérité, à l'honneur,
» à la justice, à tout ce qu'il y a de sacré
» parmi les hommes. C'est comme in-
» nocent , car je ne dirai pas comme
» votre ami , je ne dirai pas comme
» votre bienfaiteur ; c'est, je le répète ;
» comme innocent , que je réclame le
» droit de prouver mon innocence &
» de confondre les scandaleuses fausse-
» tés qu'on peut avoir forgées contre
» moi. J'espère que M. Davenport , à
» qui j'ai envoyé une Copie de votre
» Lettre & qui lira celle-ci avant de
» vous la remettre , appuyera ma de-
» mande & vous dira qu'elle est juste.
» J'ai heureusement conservé la Lettre
» que vous m'avez écrite après votre

» arrivée à Wootton & où vous me
» marquez , dans les termes les plus
» forts , & même dans des termes trop
» forts , combien vous êtes sensible
» aux foibles efforts que j'ai faits pour
» vous être utile. Le petit commerce
» de Lettres que nous avons eu ensuite
» n'a eu pour objet , de ma part , que
» des vues dictées par l'amitié. Dites-
» moi donc ce qui , depuis ce temps-là ,
» a pu vous offenser ; dites-moi de quoi
» l'on m'accuse ; dites-moi quel est mon
» accusateur ; & quand vous aurez rem-
» pli ces conditions à ma satisfaction &
» à celle de M. Davenport , vous aurez
» encore beaucoup de peine à vous jus-
» tifier d'employer des expressions si
» outrageantes contre un homme avec
» qui vous avez été si étroitement lié &
» qui méritoit , à plusieurs titres , d'être
» traité par vous avec plus d'égards &
» de décence.

» M. Davenport fait tout ce qui s'est

» passé relativement à votre pension ;
 » parce qu'il m'a paru nécessaire que la
 » personne qui s'est chargée de vous
 » procurer un établissement connoisse
 » exactement l'état de votre fortune ;
 » afin qu'elle ne soit pas tentée d'exer-
 » cer à votre égard des actes de géné-
 » rosité, qui, en parvenant par hasard
 » à votre connoissance, pourroient
 » vous donner quelque sujet de mécon-
 » tentement.

» Je suis, Monsieur, &c. D. H. »

Le crédit de M. Davenport me procura, au bout de trois semaines, l'énorme lettre qu'on va lire, & qui a du moins cet avantage pour moi qu'elle confirme toutes les circonstances importantes de mon récit. J'y joindrai quelques notes qui ne tomberont que sur des faits que M. Rousseau a présentés peu fidelement, & je laisserai à mes Lecteurs à juger lequel de nous deux mérite le plus de confiance.

M. ROUSSEAU A M. HUME:

A Wootton, le 10 Juillet 1766.

* « Je suis malade , Monsieur , &
 » peu en état d'écrire ; mais vous vou-
 » lez une explication , il faut vous la
 » donner. Il n'a tenu qu'à vous de l'avoir
 » depuis longtems (1) : vous n'en
 » voulutes point alors , je me tus ; vous
 » la voulez aujourd'hui , je vous l'en-
 » voie. Elle sera longue , j'en suis fâ-
 » ché ; mais j'ai beaucoup à dire , & je
 » n'y veux pas revenir à deux fois.

» Je ne vis point dans le monde ;
 » j'ignore ce qui s'y passe ; je n'ai point
 » de parti , point d'associé , point d'in-
 » trigue ; on ne me dit rien , je ne fais
 » que ce que je sens ; mais comme on

* Les Notes de M. Hume sont distinguées par des chiffres & imprimées en caracteres romains ; celles de M. Rousseau sont distinguées par une étoile & imprimées en caracteres italiques. *Note des Editeurs.*

(1) M. Rousseau ne m'a assurément jamais donné lieu de lui demander une explication. Si , pendant que nous avons vécu ensemble , il a eu quelques-uns des indignes soupçons dont cette Lettre est remplie , il les a tenus bien secrets.

» me le fait bien sentir , je le fais bien.
 » Le premier soin de ceux qui trament
 » des noirceurs est de se mettre à cou-
 » vert des preuves juridiques ; il ne
 » feroit pas bon leur intenter procès.
 » La conviction intérieure admet un
 » autre genre de preuves qui reglent
 » les sentimens d'un honnête homme.
 » Vous saurez sur quoi sont fondés les
 » miens.

» Vous demandez avec beaucoup de
 » confiance qu'on vous nomme votre
 » accusateur. Cet accusateur, Monsieur,
 » est le seul homme au monde qui, dé-
 » posant contre vous, pouvoit se faire
 » écouter de moi ; c'est vous-même.
 » Je vais me livrer sans réserve & sans
 » crainte à mon caractère ouvert ; en-
 » nemi de tout artifice , je vous parle-
 » rai avec la même franchise que si vous
 » étiez un autre en qui j'eusse toute la
 » confiance que je n'ai plus en vous. Je
 » vous ferai l'histoire des mouvemens

» de mon ame & de ce qui les a pro-
 » duits , & nommant M. Hume en
 » tierce personne , je vous ferai juge
 » vous-même de ce que je dois penser
 » de lui. Malgré la longueur de ma
 » Lettre , je n'y suivrai point d'autre
 » ordre que celui de mes idées , com-
 » mençant par les indices & finissant
 » par la démonstration.

» Je quittois la Suisse , fatigué de
 » traitemens barbares , mais qui du
 » moins ne mettoient en péril que ma
 » personne & laissoient mon honneur
 » en sûreté. Je suivois les mouvemens
 » de mon cœur pour aller joindre My-
 » lord Marechal ; quand je reçus à
 » Strasbourg de M. Hume l'invitation
 » la plus tendre de passer avec lui en
 » Angleterre où il me promettoit l'ac-
 » cueil le plus agréable , & plus de tran-
 » quillité que je n'y en ai trouvé. Je
 » balançai entre l'ancien ami & le nou-
 » veau , j'eus tort ; je préfèrai ce der-
 » nier ;

nier , j'eus plus grand tort : mais le
 desir de connoître par moi-même
 une Nation célèbre , dont on me di-
 soit tant de mal & tant de bien, l'em-
 porta. Sûr de ne pas perdre George
 Keith , j'étois flatté d'acquérir David
 Hume. Son mérite, ses rares talens,
 l'honnêteté bien établie de son carac-
 tere, me faisoient désirer de joindre
 son amitié à celle dont m'honoroit
 son illustre Compatriote ; & je me
 faisois une sorte de gloire de montrer
 un bel exemple aux Gens de Lettres
 dans l'union sincere de deux hommes
 dont les principes étoient si différens.
 Avant l'invitation du Roi de Prusse
 & de Mylord Mareschal , incertain
 sur le lieu de ma retraite , j'avois de-
 mandé & obtenu par mes amis un
 passeport de la Cour de France, dont
 je me servis pour aller à Paris joindre
 M. Hume. Il vit , & vit trop peut-
 être, l'accueil que je reçus d'un grand

» Prince , & , j'ose dire , du Public. Je
 » me prêtai par devoir , mais avec ré-
 » pugnance à cet éclat , jugeant com-
 » bien l'envie de mes ennemis en seroit
 » irritée. Ce fut un spectacle bien doux
 » pour moi que l'augmentation sensible
 » de bienveillance pour M. Hume , que
 » la bonne œuvre qu'il alloit faire pro-
 » duisit dans tout Paris. Il devoit en
 » être touché comme moi ; je ne fais
 » s'il le fut de la même maniere.

» Nous partons avec un de mes amis
 » qui presque uniquement pour moi fai-
 » soit le voyage d'Angleterre. En dé-
 » barquant à Douvres , transporté de
 » toucher enfin cette terre de liberté &
 » d'y être amené par cet homme illustre , je lui saute au cou , je l'embrasse
 » étroitement sans rien dire , mais en
 » couvrant son visage de baisers & de
 » larmes qui parloient assez. Ce n'est
 » pas la seule fois ni la plus remarqua-
 » ble où il ait pu voir en moi les saisisse-

» semens d'un cœur pénétré. Je ne fais
 » ce qu'il fait de ces souvenirs, s'ils lui
 » viennent; j'ai dans l'esprit qu'il en
 » doit quelquefois être importuné.

» Nous sommes fêtés arrivant à
 » Londres. On s'empresse dans tous les
 » états à me marquer de la bienveillance
 » & de l'estime. M. Hume me présente
 » de bonne grace à tout le monde; il
 » étoit naturel de lui attribuer, comme
 » je faisois, la meilleure partie de ce
 » bon accueil: mon cœur étoit plein
 » de lui, j'en parlois à tout le monde;
 » j'en écrivois à tous mes amis; mon
 » attachement pour lui prenoit chaque
 » jour de nouvelles forces; le sien pa-
 » roissoit pour moi des plus tendres;
 » & il m'en a quelquefois donné des
 » marques dont je me suis senti très-
 » touché. Celle de faire faire mon por-
 » trait en grand ne fut pourtant pas de
 » ce nombre. Cette fantaisie me parut
 » trop affichée, & j'y trouvai je ne sais

» quel air d'ostentation qui ne me plut
 » pas. C'est tout ce que j'aurois pu
 » passer à M. Hume s'il eût été homme
 » à jeter son argent par les fenêtrés ,
 » & qu'il eût eu dans une galerie tous
 » les portraits de ses amis. Au reste ,
 » j'avouerais sans peine qu'en cela je
 » puis avoir tort (2).

» Mais ce qui me parut un acte d'a-
 » mitié & de générosité des plus vrais
 » & des plus estimables , des plus di-
 » gnes en un mot de M. Hume , ce fut
 » le soin qu'il prit de solliciter pour
 » moi de lui-même une pension du
 » Roi , à laquelle je n'avois assurément
 » aucun droit d'aspirer. Témoin du

(2) Voici le fait. M. Ramsay mon ami, Peintre distingué & homme de mérite , me proposa de faire le portrait de M. Rousseau ; & lorsqu'il l'eut commencé , il me dit que son intention étoit de m'en faire présent. Ainsi ce n'est point à moi que l'idée en vint , & ce portrait ne me coûta rien. M. Rousseau s'est donc également mépris , & lorsqu'il me fait un compliment sur cette prétendue galanterie de ma part dans sa lettre du 29 Mars , & lorsqu'il s'en moque dans celle-ci.

» zele qu'il mit à cette affaire , j'en fus
 » vivement pénétré : rien ne pouvoit
 » plus me flatter qu'un service de cette
 » espece, non pour l'intérêt assurément
 » car trop attaché peut-être à ce que je
 » possède, je ne fais point désirer ce
 » que je n'ai pas , & ayant par mes amis
 » & par mon travail du pain suffisam-
 » ment pour vivre , je n'ambitionne
 » rien de plus ; mais l'honneur de re-
 » cevoir des témoignages de bonté, je
 » ne dirai pas d'un si grand Monarque,
 » mais d'un si bon pere, d'un si bon
 » mari, d'un si bon maître, d'un si bon
 » ami, & sur-tout d'un si honnête
 » homme, m'affectoit sensiblement;
 » & quand je considérois encore dans
 » cette grace que le Ministre qui l'a-
 » voit obtenue étoit la probité vivante,
 » cette probité si utile aux Peuples, &
 » si rare dans son état, je ne pouvois
 » que me glorifier d'avoir pour bien-
 » faiseurs trois des hommes du monde

» que j'aurois le plus désirés pour amis.
 » Aussi, loin de me refuser à la pension
 » offerte, je ne mis pour l'accepter
 » qu'une condition nécessaire, savoir,
 » un consentement dont, sans man-
 » quer à mon devoir, je ne pouvois
 » me passer.

» Honoré des empressements de tout
 » le monde, je tâchois d'y répon-
 » dre convenablement. Cependant ma
 » mauvaise santé & l'habitude de vivre
 » à la campagne me firent trouver le
 » séjour de la Ville incommode. Aussi-
 » tôt les maisons de campagne se pré-
 » sentent en foule; on m'en offre à choi-
 » sir dans toutes les Provinces. M. Hume
 » se charge des propositions, il me les
 » fait, il me conduit même à deux ou
 » trois campagnes voisines; j'hésite
 » longtemps sur le choix; il augmen-
 » toit cette incertitude. Je me déter-
 » mine enfin pour cette Province, &
 » d'abord M. Hume arrange tout; les

» embarras s'applanissent ; je pars ;
 » j'arrive dans cette habitation soli-
 » taire , commode , agréable : le maître
 » de la maison prévoit tout , pourvoit
 » à tout ; rien ne manque. Je suis tran-
 » quille , indépendant ; voilà le mo-
 » ment si désiré où tous mes maux doi-
 » vent finir. Non , c'est-là qu'ils com-
 » mencent , plus cruels que je ne les
 » avois encore éprouvés.

» J'ai parlé jusqu'ici d'abondance de
 » cœur , & rendant avec le plus grand
 » plaisir justice aux bons offices de
 » M. Hume. Que ce qui me reste à
 » dire , n'est-il de même nature ! Rien
 » ne me coûtera jamais de ce qui pourra
 » l'honorer. Il n'est permis de marchan-
 » der sur le prix des bienfaits que quand
 » on nous accuse d'ingratitude , &
 » M. Hume m'en accuse aujourd'hui.
 » J'oserai donc faire une observation
 » qu'il rend nécessaire. En appréciant
 » ses soins par la peine & le temps

» qu'ils lui coûtoient , ils étoient d'un
 » prix inestimable , encore plus par sa
 » bonne volonté : pour le bien réel
 » qu'ils m'ont fait , ils ont plus d'appa-
 » rence que de poids. Je ne venois point
 » comme un mendiant quêter du pain
 » en Angleterre , j'y apportois le mien ;
 » j'y venois absolument chercher un
 » asyle , & il est ouvert à tout étran-
 » ger. D'ailleurs je n'y étois point tel-
 » lement inconnu qu'arrivant seul ;
 » j'eusse manqué d'assistance & de ser-
 » vices. Si quelques personnes m'ont
 » recherché pour M. Hume , d'autres
 » aussi m'ont recherché pour moi ; &
 » par exemple , quand M. Davenport
 » voulut bien m'offrir l'asyle que j'ha-
 » bite , ce ne fut pas pour lui qu'il ne
 » connoissoit point , & qu'il vit seule-
 » ment pour le prier de faire & d'ap-
 » puyer son obligeante proposition.
 » Ainsi quand M. Hume tâche aujour-
 » d'hui d'aliéner de moi cet honnête

» homme, il cherche à m'ôter ce qu'il
 » ne m'a pas donné (3). Tout ce qui
 » s'est fait de bien, se seroit fait sans
 » lui à peu près de même, & peut-être
 » mieux; mais le mal ne se fut point
 » fait; car pourquoi ai-je des ennemis
 » en Angleterre? Pourquoi ces enne-
 » mis sont-ils précisément les amis de
 » M. Hume? Qui est-ce qui a pu m'at-
 » tirer leur inimitié? ce n'est pas moi
 » qui ne les vis de ma vie & qui ne les
 » connois pas; je n'en aurois aucun, si
 » j'y étois venu seul (4).

(3) M. Rousseau me juge mal & devoit me con-
 noître mieux. Depuis notre rupture, j'ai écrit à
 M. Davenport pour l'engager à conserver les mêmes
 bontés à son malheureux Hôte.

(4) Etranges effets d'une imagination blessée!
 M. Rousseau ignore, dit-il, ce qui se passe dans le
 monde, & il parle cependant des ennemis qu'il a en
 Angleterre. D'où le fait-il? Où les voit-il? Il n'y a
 reçu que des marques de bienfaisance & d'hospitalité.
 M. Walpole seul avoit fait une plaisanterie sur lui,
 mais n'étoit point pour cela son ennemi. Si M. Rouf-
 seau voyoit les choses comme elles sont, il verroit
 qu'il n'a eu en Angleterre d'autre ami que moi &
 d'autre ennemi que lui-même.

» J'ai parlé jusqu'ici de faits publics
 » & notoires, qui par leur nature &
 » par ma reconnoissance ont eu le plus
 » grand éclat. Ceux qui me restent à
 » dire sont, non seulement particu-
 » liers, mais secrets, du moins dans
 » leur cause, & l'on a pris toutes les
 » mesures possibles pour qu'ils restas-
 » sent cachés au Public; mais, bien
 » connus de la personne intéressée, ils
 » n'en operent pas moins sa propre
 » conviction.

» Peu de temps après notre arrivée à
 » Londres, j'y remarquai dans les es-
 » prits, à mon égard, un changement
 » soudain qui bientôt devint très-sensi-
 » ble. Avant que je vinsse en Angle-
 » terre, elle étoit un des Pays de l'Eu-
 » rope où j'avois le plus de réputation;
 » j'oserois presque dire de considéra-
 » tion. Les Papiers Publics étoient
 » pleins de mes éloges, & il n'y avoit
 » qu'un cri contre mes persécuteurs.

» Ce ton se soutint à mon arrivée ; les
 » Papiers l'annoncerent en triomphe ;
 » l'Angleterre s'honoroit d'être mon
 » refuge ; elle en glorifioit avec justice
 » ses Loix & son Gouvernement. Tout
 » à-coup , & sans aucune cause assigna-
 » ble , ce ton change , mais si fort & si
 » vîte que dans tous les caprices du Pu-
 » blic , on n'en voit guère de plus éton-
 » nant. Le signal fut donné dans un
 » certain *Magasin* , aussi plein d'inep-
 » ties que de mensonges , où l'Auteur
 » bien instruit ou feignant de l'être me
 » donnoit pour fils de Musicien. Dès
 » ce moment les imprimés ne parlerent
 » plus de moi que d'une manière équi-
 » voque ou malhonnête. Tout ce qui
 » avoit trait à mes malheurs étoit dé-
 » guisé , altéré , présenté sous un faux
 » jour , & toujours le moins à mon
 » avantage qu'il étoit possible. Loin de
 » parler de l'accueil que j'avois reçu à
 » Paris , & qui n'avoit fait que trop

» de bruit, on ne supposoit pas même
 » que j'eusse osé paroître dans cette
 » Ville, & un des amis de M. Hume
 » fut très-surpris quand je lui dis que
 » j'y avois passé.

» Trop accoutumé à l'inconstance
 » du Public pour m'en affecter, encore
 » je ne laissois pas d'être étonné de ce
 » changement si brusque, de ce con-
 » cert si singulièrement unanime, que
 » pas un de ceux qui m'avoient tant
 » loué absent, ne parut, moi présent,
 » se souvenir de mon existence. Je trou-
 » vois bizarre que précisément après
 » le retour de M. Hume qui a tant de
 » crédit à Londres, tant d'influence
 » sur les gens de Lettres & les Li-
 » braires, & de si grandes liaisons avec
 » eux, sa présence eut produit un effet
 » si contraire à celui qu'on en pouvoit
 » attendre; que, parmi tant d'Écri-
 » vains de toute espece, pas un de ses
 » amis ne se montrât le mien; & l'on

» voyoit bien que ceux qui parloient
 » de moi n'étoient pas les ennemis,
 » puisqu'en faisant sonner son carac-
 » tere public, ils disoient que j'avois
 » traversé la France sous sa protection,
 » à la faveur d'un passeport qu'il m'avoit
 » obtenu de la Cour, & peu s'en fal-
 » loit qu'ils ne fissent entendre que
 » j'avois fait le voyage à sa suite & à
 » ses frais.

» Ceci ne signifioit rien encore, &
 » n'étoit que singulier; mais ce qui l'é-
 » toit davantage fut que le ton de ses
 » amis ne changea pas moins avec moi
 » que celui du Public. Toujours, je me
 » fais un plaisir de le dire, leurs soins,
 » leurs bons offices ont été les mêmes,
 » & très-grands en ma faveur; mais
 » loin de me marquer la même estime;
 » celui sur-tout dont je veux parler &
 » chez qui nous étions descendus à no-
 » tre arrivée, accompagnoit tout cela
 » de propos si durs & quelquefois si

» choquans qu'on eût dit qu'il ne cher-
 » choit à m'obliger que pour avoir droit
 » de me marquer du mépris (5). Son
 » frere, d'abord très-accueillant, très-
 » honnête, changea bientôt avec si peu
 » de mesure qu'il ne daignoit pas même
 » dans leur propre maison me dire un
 » seul mot, ni me rendre le salut, ni
 » aucun des devoirs que l'on rend chez
 » soi aux étrangers. Rien cependant
 » n'étoit survenu de nouveau que
 » l'arrivée de J. J. Rousseau & de Da-
 » vid Hume; & certainement la cause
 » de ces changemens ne vint pas de
 » moi; à moins que trop de simplicité,
 » de discrétion, de modestie ne soit un
 » moyen de mécontenter les Anglois.
 » Pour M. Hume, loin de prendre

(5) Il s'agit ici de M. Jean Stewart, mon ami; qui a reçu M. Rousseau chez lui & lui a rendu tous les bons offices qu'il a pu lui rendre. En se plaignant de ses procédés, M. Rousseau a oublié qu'il lui a écrit de Wootton même, une Lettre pleine des témoignages de reconnoissance les plus expressifs & les plus justes. Ce que M. Rousseau ajoute sur le frere de M. Stewart, n'est ni vrai ni honnête.

» avec moi un ton révoltant, il don-
 » noit dans l'autre extrême. Les flagor-
 » neries m'ont toujours été suspectes.
 » Il m'en a fait de toutes les façons *,
 » au point de me forcer, n'y pouvant
 » tenir davantage, (6) à lui en dire mon-
 » sentiment. Sa conduite le dispen-
 » soit fort de s'étendre en paroles ;
 » cependant, puisqu'il en vouloit dire,
 » j'aurois voulu qu'à toutes ces louan-
 » ges fades il eût substitué quelquefois
 » la voix d'un ami ; mais je n'ai jamais
 » trouvé dans son langage rien qui
 » sentît la vraie amitié, pas même dans
 » la façon dont il parloit de moi à d'au-

* *J'en dirai seulement une qui m'a fait rire ; c'étoit
 de faire en sorte, quand je venois le voir, que je trouvasse
 toujours sur sa table un Tome de l'Héloïse ; comme s'il
 je ne connoissois pas assez le goût de M. Hume, pour
 être assuré que, de tous les Livres qui existent, l'Hé-
 loïse doit être pour lui le plus ennuyeux.*

(6) On peut juger par les deux premières Lettres
 de M. Rousseau, que j'ai publiées à dessein, de quel
 côté les *flagorneries* ont commencé. Au reste, j'ai-
 mois & j'estimois M. Rousseau, & j'avois du plaisir
 à le lui marquer. Peut-être en effet l'ai-je trop loué ;
 mais je peux assurer qu'il ne s'en est jamais plaint.

» tres en ma présence. On eut dit qu'en
 » voulant me faire des Patrons il cher-
 » choit à m'ôter leur bienveillance ,
 » qu'il vouloit plutôt que j'en fusse af-
 » sisté qu'aimé ; & j'ai quelquefois été
 » surpris du tour révoltant qu'il don-
 » noit à ma conduite près des gens qui
 » pouvoient s'en offenser. Un exemple
 » éclaircira ceci. M. Penneck du Mu-
 » sœum, ami de Mylord Mareschal &
 » Pasteur d'une Paroisse où l'on vouloit
 » m'établir, vient nous voir. M. Hume,
 » moi présent, lui fait mes excuses de
 » ne l'avoir pas prévenu ; le Docteur
 » Maty, lui dit-il, nous avoit invités
 » pour Jeudi au Musœum où M. Rouf-
 » seau devoit vous voir ; mais il pré-
 » féra d'aller avec Madame Garrick à
 » la Comédie ; on ne peut pas faire tant
 » de choses en un jour (7). Vous m'a-

(7) Je ne me rappelle pas un mot de toute cette histoire ; mais ce qui me dispense d'y ajouter foi , c'est que je me souviens très-bien que nous avons pris deux jours différens pour visiter le Musœum & pour aller à la Comédie.

» vouerez , Monsieur , que c'étoit-là
 » une étrange façon de me capter la
 » bienveillance de M. Penneck.

» Je ne fais ce qu'avoit pu dire en
 » secret M. Hume à ses connoissances ;
 » mais rien n'étoit plus bizarre que leur
 » façon d'en user avec moi de son aveu ,
 » souvent même par son assistance.
 » Quoique ma bourse ne fût pas vuide ,
 » que je n'eusse besoin de celle de per-
 » sonne , & qu'il le sût très-bien , l'on
 » eût dit que je n'étois là que pour vivre
 » aux dépens du Public , & qu'il n'étoit
 » question que de me faire l'aumône ,
 » de maniere à m'en sauver un peu
 » l'embarras ; (8) je puis dire que cette
 » affectation continuelle & choquante

(8) J'imagine que M. Rousseau veut parler ici de deux ou trois dîners qui lui furent envoyés de la Maison de M. Steward lorsqu'il voulut manger chez lui ; & ce n'étoit pas pour lui épargner la dépense d'un repas , mais seulement parce qu'il n'y avoit pas de Traiteur dans le voisinage. Je demande pardon aux Lecteurs de les entretenir de semblables détails.

« est une des choses qui m'ont fait pren-
 » dre le plus en aversion le séjour de
 » Londres. Ce n'est sûrement pas sur
 » ce pied qu'il faut présenter en Angle-
 » terre un homme à qui l'on veut atti-
 » rer un peu de considération : mais
 » cette charité peut être bénévolement
 » interprétée , & je consens qu'elle le
 » soit. Avançons.

» On répand à Paris une fausse Let-
 » tre du Roi de Prusse, à moi adressée
 » & pleine de la plus cruelle malignité.
 » J'apprends avec surprise que c'est un
 » M. Walpole, ami de M. Hume, qui
 » répand cette Lettre ; je lui demande
 » si cela est vrai ; mais pour toute ré-
 » ponse il me demande de qui je le
 » tiens. Un moment auparavant, il
 » m'avoit donné une carte pour ce
 » même M. Walpole, afin qu'il se char-
 » geât de Papiers qui m'importent, &
 » que je veux faire venir de Paris en
 » sûreté.

» J'apprends que le fils du * Jongleur
 » Tronchin, mon plus mortel ennemi,
 » est non-seulement l'ami, le protégé
 » de M. Hume, mais qu'ils logent en-
 » semble, & quand M. Hume voit que
 » je fais cela, il m'en fait la confidence,
 » m'assurant que le fils ne ressemble pas
 » au pere. J'ai logé quelques nuits dans
 » cette maison chez M. Hume avec ma
 » Gouvernante, & à l'air, à l'accueil
 » dont nous ont honorés ses Hôteses,
 » qui sont ses amies, j'ai jugé à la façon
 » dont lui ou cet homme qu'il dit ne
 » pas ressembler à son pere, ont pu
 » leur parler d'elle & de moi. (9)

* Nous n'avons pas été autorisés à supprimer cette injure ; mais elle est trop grossiere & trop gratuite pour blesser le célèbre & estimable Médecin sur qui elle tombe. *Note des Editeurs.*

(9) Me voilà donc accusé de trahison parce que je suis l'ami de M. Walpole, qui a fait une plaisanterie sur M. Rousseau ; parce que le fils d'un homme que M. Rousseau n'aime pas se trouve par hasard logé dans la même maison que moi ; parce que mes Hôteses, qui ne savent pas un mot de François, ont regardé M. Rousseau froidement !.... Au reste, j'ai dit seulement à M. Rousseau que le jeune Tronchin n'avoit pas contre lui les mêmes préventions que son pere.

» Ces faits combinés entr'eux &
 » avec une certaine apparence générale
 » me donnent insensiblement une in-
 » quiétude que je repousse avec hor-
 » reur. Cependant les Lettres que j'écris
 » n'arrivent pas ; j'en reçois qui ont été
 » ouvertes , & toutes ont passé par les
 » mains de M. Hume(10). Si quelqu'une
 » lui échappe, il ne peut cacher l'ardente
 » avidité de la voir. Un soir , je vois
 » encore chez lui une manœuvre de
 » Lettre dont je suis frappé. * Après le

(10) Ces imputations d'indiscrétion & d'infidélité sont si odieuses , & les preuves en sont si ridicules , que je me crois dispensé d'y répondre.

* Il faut dire ce que c'est que cette manœuvre. J'écrivois sur la table de M. Hume , en son absence , une réponse à une Lettre que je venois de recevoir. Il arrive , très-curieux de savoir ce que j'écrivois & ne pouvant presque s'abstenir d'y lire. Je ferme ma Lettre sans la lui montrer , & comme je la mettois dans ma poche , il la demande avidement , disant qu'il l'enverra le lendemain jour de poste. La Lettre reste sur sa table. Lord Newnham arrive , M. Hume sort un moment ; je reprends ma Lettre , disant que j'aurai le temps de l'envoyer le lendemain. Lord Newnham m'offre de l'envoyer par le paquet de M. l'Ambassadeur de France , j'accepte. M. Hume rentre tandis que Lord Newnham fait son enveloppe , il tire son cachet , M. Hume offre le sien avec tant d'empressement qu'il faut s'en servir

» souper , gardant tous deux le silence
 » au coin de son feu , je m'apperçois
 » qu'il me fixe , comme il lui arri-
 » voit souvent & d'une maniere dont
 » l'idée est difficile à rendre. Pour cette
 » fois , son regard sec , ardent , mo-
 » queur & prolongé devint plus qu'in-
 » quiétant. Pour m'en débarrasser ,
 » j'essayai de le fixer à mon tour ; mais
 » en arrêtant mes yeux sur les siens , je
 » sens un frémissement inexplicable ,
 » & bientôt je suis forcé de les baisser.
 » La physionomie & le ton du bon
 » David font d'un bon homme , mais
 » où , grand Dieu ! ce bon homme em-

*par préférence. On sonne , Lord Newnham donne la
 Lettre au Laquais de M. Hume pour la remettre au
 sien qui attend enbas avec son carrosse, afin qu'il la porte
 chez M. l'Ambassadeur. A peine le Laquais de M. Hume
 étoit hors de la porte que je me dis , je parie que le
 Maître va le suivre : il n'y manqua pas. Ne sachant
 comment laisser seul Mylord Newnham , j'hésitai quel-
 que temps avant que de suivre à mon tour M. Hume ;
 je n'apperçus rien , mais il vit très-bien que j'étois in-
 quiet. Ainsi quoique je n'aie reçu aucune réponse à ma
 Lettre , je ne doute pas qu'elle ne soit parvenue ; mais
 je doute un peu , je l'avoue , qu'elle n'ait pas été lue au-
 vant.*

» prunte-t'il les yeux dont il fixe ses
» amis ?

» L'impression de ce regard me reste
» & m'agite ; mon trouble augmente
» jusqu'au faiblessement : si l'épanche-
» ment n'eût succédé , j'étouffois. Bien-
» tôt un violent remords me gagne ; je
» m'indigne de moi-même ; enfin dans
» un transport que je me rappelle encore
» avec délices , je m'élançe à son cou ,
» je le serre étroitement ; suffoqué de
» sanglots , inondé de larmes , je m'é-
» crie d'un voix entrecoupée : *Non ;*
» *non , David Hume n'est pas un traître ;*
» *s'il n'étoit le meilleur des hommes , il*
» *faudroit qu'il en fût le plus noir* (11).
» David Hume me rend poliment mes
» embrassemens , & tout en me frap-
» pant de petits coups sur le dos , me

(11) Tout le dialogue de cette scène est artificieusement concerté pour préparer & fonder une partie de la fable tissée dans cette Lettre. On verra ce que j'ai à dire sur cet article dans ma Réponse à M. Rousseau.

» répète plusieurs fois d'un ton tran-
 » quille: *Quoi, mon cher Monsieur! Eh*
 » *mon cher Monsieur! Quoi donc, mon*
 » *cher Monsieur!* Il ne me dit rien de
 » plus; je sens que mon cœur se ref-
 » ferre; nous allons nous coucher, & je
 » pars le lendemain pour la Province.

» Arrivé dans cet agréable asyle où j'é-
 » tois venu chercher le repos de si loin;
 » je devois le trouver dans une maison
 » solitaire, commode & riante, dont
 » le Maître, homme d'esprit & de mé-
 » rite, n'épargnoit rien de ce qui pou-
 » voit m'en faire aimer le séjour. Mais
 » quel repos peut-on goûter dans la vie
 » quand le cœur est agité! Troublé de
 » la plus cruelle incertitude, & ne sa-
 » chant que penser d'un homme que je
 » devois aimer, je cherchai à me déli-
 » vrer de ce doute funeste en rendant
 » ma confiance à mon bienfaiteur. Car,
 » pourquoi, par quel caprice inconce-
 » vable eût-il eu tant de zèle à l'exa-

» térieur pour mon bien-être , avec des
 » projets secrets contre mon honneur ?
 » Dans les observations qui m'avoient
 » inquiété , chaque fait en lui-même
 » étoit peu de chose , il n'y avoit que
 » leur concours d'étonnant , & peut-
 » être instruit d'autres faits que j'igno-
 » rois , M. Hume pouvoit-il , dans un
 » éclaircissement , me donner une solu-
 » tion satisfaisante. La seule chose
 » inexplicable étoit qu'il se fût refusé à
 » un éclaircissement que son honneur
 » & son amitié pour moi rendoient
 » également nécessaire. Je voyois qu'il
 » y avoit là quelque chose que je ne
 » comprenois pas & que je mourois
 » d'envie d'entendre. Avant donc de me
 » décider absolument sur son compte ,
 » je voulus faire un dernier effort & lui
 » écrire pour le ramener , s'il se laissoit
 » séduire à mes ennemis , ou pour le
 » faire expliquer de maniere ou d'autre.
 » Je lui écrivis une Lettre qu'il dut
 » trouver

» trouver fort naturelle * s'il étoit cou-
 » pable , mais fort extraordinaire s'il
 » ne l'étoit pas : car , quoi de plus ex-
 » traordinaire qu'une Lettre pleine à la
 » fois de gratitude sur ses services &
 » d'inquiétude sur ses sentimens , &
 » ou , mettant , pour ainsi dire , ses
 » actions d'un côté & les intentions de
 » l'autre , au lieu de parler des preuves
 » d'amitié qu'il m'avoit données , je
 » le prie de m'aimer à cause du bien
 » qu'il m'avoit fait (12) ? Je n'ai pas
 » pris mes précautions d'assez loin pour
 » garder une copie de cette Lettre ;
 » mais , puisqu'il les a prises lui , qu'il
 » la montre ; & quiconque la lira , y
 » voyant un homme tourmenté d'une

* Il paroît par ce qu'il m'écrit en dernier lieu qu'il
 est très-content de cette Lettre , & qu'il la trouve fort
 bien.

(12) Ma réponse à cela est dans la Lettre même
 de M. Rousseau , du 22 Mars , où l'on trouve le ton
 de la plus grande cordialité , sans aucune réserve ,
 sans la moindre apparence de soupçon.

» peine secrete , qu'il veut faire en-
 » tendre & qu'il n'ose dire , sera cu-
 » rieux , je m'assure , de savoir quel
 » éclaircissement cette Lettre aura pro-
 » duit , sur-tout à la suite de la scene
 » précédente. Aucun ; rien du tout.
 » M. Huime se contente en réponse , de
 » me parler des soins obligeans que
 » M. Davenport se propose de prendre
 » en ma faveur. Du reste , pas un mot
 » sur le principal sujet de ma Lettre ,
 » ni sur l'état de mon cœur dont il de-
 » voit si bien voir le tourment. Je fus
 » frappé de ce silence encore plus que
 » je ne l'avois été de son flegme à notre
 » dernier entretien. J'avois tort , ce
 » silence étoit fort naturel après l'autre
 » & j'aurois dû m'y attendre. Car quand
 » on a osé dire en face à un homme :
 » *je suis tenté de vous croire un traître* ,
 » & qu'il n'a pas la curiosité de vous
 » demander *sur quoi* (13) , l'on peut

(13) Tout cela porte sur la même fable, Voyez
 la 1.^e Note.

» compter qu'il n'aura pareille curiosité
 » de sa vie, & pour peu que les indices
 » le chargent, cet homme est jugé.

» Après la réception de sa Lettre,
 » qui tarda beaucoup, je pris enfin mon
 » parti, & résolu de ne lui plus écrire.
 » Tout me confirma bientôt dans la
 » résolution de rompre avec lui tout
 » commerce. Curieux au dernier point
 » du détail de mes moindres affaires,
 » il ne s'étoit pas borné à s'en informer
 » de moi dans nos entretiens, mais
 » j'appris qu'après avoir commencé
 » par faire avouer à ma Gouvernante
 » qu'elle en étoit instruite, il n'avoit
 » pas laissé échapper avec elle un seul
 » tête-à-tête (14) sans l'interroger jus-
 » qu'à l'importunité sur mes occupa-
 » tions, sur mes ressources, sur mes

(14) Je n'ai eu qu'un seul tête-à-tête avec sa Go-
 vernante; ce fut lorsqu'elle arriva à Londres. J'avoue
 qu'il ne me vint pas dans l'esprit de l'entretenir d'aucune
 chose que de M. Rousseau.

» amis , sur mes connoissances , sur
 » leurs noms , leur état , leur demeure ;
 » & avec une adresse Jésuitique , il avoit
 » demandé séparément les mêmes cho-
 » ses à elle & à moi. On doit prendre
 » intérêt aux affaires d'un ami , mais on
 » doit se contenter de ce qu'il veut nous
 » en dire , sur-tout quand il est aussi
 » ouvert , aussi confiant que moi , &
 » tout ce petit cailletage de commere
 » convient , on ne peut pas plus mal ,
 » à un Philosophe.

» Dans le même temps je reçois en-
 » core deux Lettres qui ont été ouvertes.
 » L'une de M. Boswell , dont le ca-
 » chet étoit en si mauvais état que
 » M. Davenport , en la recevant , le fit
 » remarquer au Laquais de M. Hume ;
 » & l'autre de M. d'Ivernois , dans un
 » paquet de M. Hume , laquelle avoit
 » été recachetée au moyen d'un fer
 » chaud qui , maladroitement appli-

» qué, avoit brûlé le papier autour de
 » l’empreinte. J’écrivis à M. Daven-
 » port pour le prier de garder par-de-
 » vers lui toutes les Lettres qui lui se-
 » roient remises pour moi, & de n’en
 » remettre aucune à personne, sous
 » quelque prétexte que ce fût. J’ignore
 » si M. Davenport, bien éloigné de
 » penser que cette précaution pût re-
 » garder M. Hume, lui montra ma
 » Lettre; mais je fais que tout disoit à
 » celui-ci qu’il avoit perdu ma con-
 » fiance, & qu’il n’en alloit pas moins
 » son train sans s’embarrasser de la re-
 » couvrir.

» Mais que devins-je lorsque je vis
 » dans les Papiers Publics la prétén-
 » due Lettre du Roi de Prusse que je
 » n’avois pas encore vue, cette fausse
 » Lettre, imprimée en François & en
 » Anglois, donnée pour vraie, même
 » avec la signature du Roi, & que j’y
 » reconnus la plume de M. d’Alema

» bert * aussi sûrement que si je lui
 » avois vu écrite ?

A l'instant un trait de lumière vint
 » m'éclairer sur la cause secrète du
 » changement étonnant & prompt du
 » Public Anglois à mon égard, & je
 » vis à Paris le foyer du complot qui
 » s'exécutoit à Londres.

M. d'Alembert, autre ami très-in-
 » time de M. Hume, étoit depuis long-
 » temps mon ennemi caché, & n'épioit
 » que les occasions de me nuire sans se
 » commettre; il étoit le seul des gens
 » de Lettres d'un certain nom & de
 » mes anciennes connoissances qui ne
 » me fût point venu voir (15) ou qui ne
 » m'eût rien fait dire à mon dernier pas-
 » sage à Paris. Je connoissois ses dis-

* Voyez là-dessus la déclaration de M. d'Alembert imprimée à la fin de cette Brochure. *Note des Editeurs.*

(15) M. Rousseau étoit excédé, disoit-il, des visites qu'il recevoit; doit-il se plaindre que M. d'Alembert, qu'il n'aimoit pas, ne l'ait pas importuné de la sienne ?

» positions secretes , mais je m'en in-
 » quiétois peu , me contentant d'en
 » avertir mes amis dans l'occasion. Je
 » me souviens qu'un jour , questionné
 » sur son compte par M. Hume ,
 » qui questionna de même ensuite ma
 » Gouvernante , je lui dis que M. d'A-
 » lembert étoit un homme adroit &
 » rusé. Il me contredit avec une cha-
 » leur dont je m'étonnai , ne sachant
 » pas alors qu'ils étoient si bien ensem-
 » ble , & que c'étoit sa propre cause
 » qu'il défendoit.

» La lecture de cette Lettre m'al-
 » larma beaucoup , & sentant que j'a-
 » vois été attiré en Angleterre en vertu
 » d'un projet qui commençoit à s'exé-
 » cuter , mais dont j'ignorois le but , je
 » sentois le péril sans savoir où il pou-
 » voit être ni de quoi j'avois à me ga-
 » rantir ; je me rappelai alors quatre
 » mots effrayans de M. Hume , que je
 » rapporterai ci-après. Que penser

E iv

» d'un Ecrit où l'on me faisoit un
 » crime de mes miseres; qui tendoit à
 » m'ôter la commiseration de tout le
 » monde dans mes malheurs, & qu'on
 » donnoit sous le nom du Prince même
 » qui m'avoit protégé, pour en rendre
 » l'effet plus cruel encore? Que de-
 » vois-je augurer de la suite d'un tel
 » début? Le Peuple Anglois lit les
 » Papiers Publics, & n'est pas déjà
 » trop favorable aux étrangers. Un vè-
 » tement qui n'est pas le sien suffit pour
 » le mettre de mauvaise humeur. Qu'en
 » doit attendre un pauvre étranger dans
 » ses promenades champêtres, le seul
 » plaisir de la vie auquel il s'est borné;
 » quand on aura persuadé à ces bonnes
 » gens que cet homme aime qu'on le la-
 » pide? ils seront fort tentés de lui en don-
 » ner l'amusement. Mais ma douleur,
 » ma douleur profonde & cruelle, la plus
 » amere que j'aie jamais ressentie, ne
 » venoit pas du péril auquel j'étois ex-

» posé. J'en avois trop bravé d'autres
 » pour être fort ému de celui-là. La
 » trahison (16) d'un faux ami , dont
 » j'étois la proie , étoit ce qui portoit
 » dans mon cœur trop sensible l'accu-
 » sation , la tristesse & la mort. Dans
 » l'impétuosité d'un premier mouve-
 » ment , dont jamais je ne fus le maî-
 » tre , & que mes adroits ennemis sa-
 » vent faire naître pour s'en prévaloir ,
 » j'écris des Lettres pleines de désordre
 » où je ne déguise ni mon trouble ni
 » mon indignation.

» Monsieur , j'ai tant de choses à
 » dire qu'en chemin faisant j'en oublie
 » la moitié. Par exemple , une Relation
 » en forme de Lettre sur mon séjour à
 » Montmorency fut portée par des Li-

(16) Ce faux ami , c'est moi , sans doute ; mais
 cette trahison quelle est-elle ? Quel mal ai-je fait ou
 ai-je pu faire à M. Rousseau ? En me supposant le
 projet caché de le perdre , comment pouvois-je y par-
 venir par les services que je lui rendois ? Si M. Rouf-
 seau en étoit cru , on me trouveroit bien plus imbéc-
 ile que méchant.

» braires à M. Hume qui me la montrâ-
 » Je consentis qu'elle fût imprimée ; il
 » se chargea d'y veiller ; elle n'a jamais
 » paru. J'avois apporté un Exemplaire
 » des Lettres de M. du Peyrou conte-
 » nant la Relation des affaires de Neuf-
 » châtel qui me regardent ; je les remis
 » aux mêmes Libraires à leur priere
 » pour les faire traduire & réimprimer ;
 » M. Hume se chargea d'y veiller ; elles
 » n'ont jamais paru *. Dès que la fausse
 » Lettre du Roi de Prusse & sa traduc-
 » tion parurent , je compris pourquoi
 » les autres Ecrits restoient supprimés ,
 » (17) & je l'écrivis aux Libraires. J'é-
 » crivis d'autres Lettres qui probable-
 » ment ont couru dans Londres : enfin
 » j'employai le crédit d'un homme de

* Les Libraires viennent de me marquer que cette
 Edition est faite & prête à paroître. Cela peut-être ,
 mais c'est trop tard , & qui pis est , trop à propos.

(17) Il y a environ quatre mois que M. Becket ;
 Libraire , dit à M. Rousseau que c'étoit une maladie
 survenue au Traducteur qui avoit retardé cette publi-
 cation. Au reste je n'ai jamais promis de donner au-
 cun soin à cette édition. M. Becket m'en est garant.

» mérite & de qualité pour faire mettre
 » dans les Papiers une déclaration de
 » l'imposture. Dans cette Déclaration,
 » je laissois paroître toute ma douleur
 » & je n'en déguisois pas la cause.

» Jusqu'ici M. Hume a semblé mar-
 » cher dans les ténèbres. Vous l'allez
 » voir désormais dans la lumière &
 » marcher à découvert. Il n'y a qu'à
 » toujours aller droit avec les gens ru-
 » sés : tôt ou tard ils se décelent par
 » leurs ruses mêmes.

» Lorsque cette prétendue Lettre du
 » Roi de Prusse fut publiée à Londres,
 » M. Hume, qui certainement savoit
 » qu'elle étoit supposée, puisque je le
 » lui avois dit, n'en dit rien, ne m'é-
 » crit rien, se taît & ne songe pas
 » même à faire, en faveur de son ami
 » absent, aucune déclaration de la vé-
 » rité (18). Il ne falloit, pour aller au

(18) Personne ne pouvoit se méprendre sur la supposition de la Lettre, & d'ailleurs M. Walpole étoit connu pour en être l'Auteur.

» but , que laisser dire & se tenir coi^s
 » c'est ce qu'il fit.

» M. Hume ayant été mon conduc-
 » teur en Angleterre , y étoit , en quel-
 » que façon , mon protecteur , mon
 » patron. S'il étoit naturel qu'il prît
 » ma défense , il ne l'étoit pas moins
 » qu'ayant une protestation publique à
 » faire , je m'adressasse à lui pour cela.
 » Ayant déjà cessé (19) de lui écrire ;
 » je n'avois garde de recommencer. Je
 » m'adressé à un autre. Premier soufflet
 » sur la joue de mon Patron. Il n'en
 » sent rien.

» En disant que la Lettre étoit fabri-
 » quée à Paris , il m'importoit fort peu
 » lequel on entendît de M. d'Alembert
 » ou de son prête-nom M. Walpolé ;
 » mais en ajoutant que ce qui navroit
 » & déchiroit mon cœur étoit que l'im-

(19) M. Rousseau manque ici de mémoire. Il
 oublie que seulement huit jours auparavant il m'a-
 voit écrit une Lettre très-cordiale. Voyez la Lettre
 du 29 Mars.

» posteur avoit des complices en An-
 » gleterre , je m'expliquois avec la plus
 » grande clarté pour leur ami qui étoit
 » à Londres , & qui vouloit passer pour
 » le mien. Il n'y avoit certainement que
 » lui seul en Angleterre dont la haine
 » pût déchirer & navrer mon cœur.
 » Second soufflet sur la joue de mon
 » Patron. Il n'en sent rien.

» Au contraire, il feint malignement
 » que mon affliction venoit seulement
 » de la publication de cette Lettre,
 » afin de me faire passer pour un homme
 » vain qu'une satyre affecte beaucoup.
 » Vain ou non, j'étois mortellement
 » affligé ; il le savoit & ne m'écrivoit
 » pas un mot. Ce tendre ami , qui a
 » tant à cœur que ma bourse soit pleine,
 » se soucie assez peu que mon cœur soit
 » déchiré.

» Un autre écrit paroît bientôt dans
 » les mêmes Feuilles de la même main
 » que le premier , plus cruel encore.

» s'il étoit possible, & où l'Auteur ne
 » peut déguiser sa rage sur l'accueil que
 » j'avois reçu à Paris (20). Cet Ecrit
 » ne m'affecta plus ; il ne m'apprenoit
 » rien de nouveau. Les Libelles pou-
 » voient aller leur train sans m'émou-
 » voir, & le volage Public lui-même
 » se laissoit d'être longtems occupé du
 » même sujet. Ce n'est pas le compte
 » des Complotteurs qui, ayant ma ré-
 » putation d'honnête homme à dé-
 » truire, veulent de maniere ou d'au-
 » tre en venir à bout. Il fallut changer
 » de batterie.

» L'affaire de la pension n'étoit pas
 » terminée. Il ne fut pas difficile à
 » M. Hume d'obtenir de l'humanité du
 » Ministre & de la générosité du Prince
 » qu'elle le fut. Il fut chargé de me le
 » marquer, il le fit. Ce moment fut ;
 » je l'avoue, un des plus critiques de

(20) Je n'ai aucune connoissance de ce prétendu libelle.

» ma vie. Combien il m'en coûta pour
 » faire mon devoir ! Mes engagemens
 » précédens , l'obligation de corres-
 » pondre avec respect aux bontés du
 » Roi, l'honneur d'être l'objet de ses
 » attentions, de celles de son Ministre,
 » le desir de marquer combien j'y étois
 » sensible , même l'avantage d'être un
 » peu plus au large en approchant de la
 » vieillesse , accablés d'ennuis & de
 » maux , enfin l'embaras de trouver
 » une excuse honnête pour éluder un
 » bienfait déjà presque accepté ; tout
 » me rendoit difficile & cruelle la néces-
 » sité d'y renoncer ; car il le falloit af-
 » surément, ou me rendre le plus vil
 » de tous les hommes en devenant vo-
 » lontairement l'obligé de celui dont
 » j'étois trahi.

» Je fis mon devoir , non sans peine ;
 » j'écrivis directement à M. le Géné-
 » ral Conway , & avec autant de res-
 » pect & d'honnêteté qu'il me fut pos-

» sible, sans refus absolu, je me défen-
 » dis pour le present d'accepter. M.
 » Hume avoit été le négociateur de
 » l'affaire, le seul même qui en eut
 » parlé; non seulement je ne lui ré-
 » pondis point, quoique ce fut lui qui
 » m'eût écrit, mais je ne dis pas un mot
 » de lui dans ma lettre. Troisième souf-
 » flet sur la joue de mon patron, &
 » pour celui-là, s'il ne le sent pas, c'est
 » assurément sa faute: il n'en sent rien.

» Ma lettre n'étoit pas claire & ne
 » pouvoit l'être pour M. le Général
 » Conway, qui ne sçavoit pas à quoi
 » tenoit ce refus, mais elle l'étoit fort
 » pour M. Hume qui le sçavoit très-
 » bien; cependant il feint de prendre
 » le change tant sur le sujet de ma dou-
 » leur, que sur celui de mon refus, &
 » dans un billet qu'il m'écrivit il me fait
 » entendre qu'on me ménagera la con-
 » tinuation des bontés du Roi si je me
 » ravise sur la pension. En un mot il

» prétend à toute force , & quoi qu'il
 » arrive , demeurer mon patron mal-
 » gré moi. Vous jugez bien, Monsieur,
 » qu'il n'attendoit pas de réponse & il
 » n'en eut point.

Dans ce même tems à peu près , car
 » je ne sçais pas les dates, & cette exac-
 » titude ici n'est pas nécessaire , parut
 » une lettre de M. de Voltaire à moi
 » adressée avec une traduction An-
 » gloise, qui renchérit encore sur l'ori-
 » ginal. Le noble objet de ce spirituel
 » ouvrage est de m'attirer le mépris &
 » la haine de ceux chez qui je me suis
 » réfugié. Je ne doutai point que mon
 » cher Patron n'eût été un des instru-
 » mens de cette publication , sur tout
 » quand je vis qu'en tâchant d'aliéner
 » de moi ceux qui pouvoient en ce pays
 » me rendre la vie agréable , on avoit
 » omis de nommer celui qui m'y avoit
 » conduit. On sçavoit sans doute que
 » c'étoit un soin superflu & qu'à cet

» égard rien ne restoit à faire. Ce nom
 » si maladroitement oublié dans cette
 » lettre , me rappella ce que dit Tacite
 » du portrait de Brutus omis dans une
 » pompe funebre , que chacun l'y dis-
 » tinguoit , précisément parce qu'il n'y
 » étoit pas.

» On ne nommoit donc pas M.
 » Hume ; mais il vit avec les gens qu'on
 » nommoit. Il a pour amis tous mes
 » ennemis , on le sçait : ailleurs les
 » Tronchin , (21) les d'Alembert , les
 » Voltaire ; mais il y a bien pis à Lon-
 » dres , c'est que je n'y ai pour ennemis
 » que ses amis. Eh pourquoi y en au-
 » rois-je d'autres ? Pourquoi même y
 » ai-je ceux-là ? Qu'ai-je fait à Lord
 » (22) Littleton , que je ne connois

(21) Je n'ai jamais été assez heureux pour me
 rencontrer avec M. de Voltaire : il m'a fait seule-
 ment l'honneur de m'écrire une Lettre il y a environ
 trois ans. Je n'ai vu de ma vie M. Tronchin , & je
 n'ai jamais eu le moindre commerce avec lui. Quant
 à M. d'Alembert , je me fais gloire de son amitié.

(22) M. Rousseau voyant dans les Papiers Pu-

» même pas ? Qu'ai-je fait à M. Wal-
 » pole que je ne connois pas davan-
 » tage ? Que sçavent-ils de moi , sinon
 » que je suis malheureux & l'ami de
 » leur ami Hume ? Que leur a t-il donc
 » dit , puisque ce n'est que par lui qu'ils
 » me connoissent ? Je crois bien qu'a-
 » vec le rôle qu'il fait il ne se démasque
 » pas devant tout le monde ; ce ne se-
 » roit plus être masqué. Je crois bien
 » qu'il ne parle pas de moi à M. le Gé-
 » néral Conway ni à M. le Duc de Ri-
 » chmond , comme il en parle dans
 » ses entretiens secrets avec M. Wal-
 » pole & dans sa correspondance se-

blics l'annonce d'une Lettre qui lui étoit adressée
 sous le nom de M. de Voltaire , écrivit à M. Daven-
 port , qui étoit alors à Londres , pour le prier de la
 lui apporter. Je dis à M. Davenport que la copie im-
 primée étoit très-fautive ; mais que j'en demanderois
 au Lord Littleton une copie manuscrite qui étoit
 correcte. Cela suffit à M. Rousseau pour lui faire
 conclure que le Lord Littleton est son ennemi mor-
 tel & mon intime ami , & que nous conspirons en-
 semble contre lui. Il auroit dû plutôt conclure que
 la copie , qui avoit été imprimée , ne venoit pas de
 moi.

» crete avec M. d'Alembert ; mais
 » qu'on découvre la trame qui s'ourdit
 » à Londres depuis mon arrivée , &
 » l'on verra si M. Hume n'en tient pas
 » les principaux fils.

» Enfin le moment venu qu'on croit
 » propre à frapper le grand coup , on
 » en prépare l'effet par un nouvel Écrit
 » satyrique qu'on fait mettre dans les
 » Papiers (23). S'il m'étoit resté jus-
 » qu'alors le moindre doute , comment
 » auroit-t'il pu tenir devant cet Écrit ,
 » puisqu'il contenoit des faits qui
 » n'étoient connus que de M. Hume ;
 » chargés , il est vrai , pour les rendre
 » odieux au Public.

» On dit dans cet Écrit que j'ouvre
 » ma porte aux Grands & que je la
 » ferme aux Petits. Qui est-ce qui fait
 » à qui j'ai ouvert ou fermé ma porte ;
 » que M. Hume , avec qui j'ai demeuré

(23) Je n'ai jamais vu cette piece , ni avant ni
 après sa publication , & tous ceux à qui j'en ai parlé
 n'en ont aucune connoissance.

» & par qui sont venus tous ceux que j'ai
 » vus? Il faut en excepter un Grand que
 » j'ai reçu de bon cœur sans le connoître,
 » & que j'aurois reçu de bien
 » meilleur cœur encore si je l'avois
 » connu. Ce fut M. Hume qui me dit
 » son nom quand il fut parti. En l'ap-
 » prenant j'eus un vrai chagrin que,
 » daignant monter au second étage, il
 » ne fut pas entré au premier.

» Quant aux Petits, je n'ai rien à
 » dire. J'aurois désiré voir moins de
 » monde; mais, ne voulant déplaire à
 » personne, je me laissois diriger par
 » M. Hume, & j'ai reçu de mon mieux
 » tous ceux qu'il m'a présentés sans dis-
 » tinction de Petits ni de Grands.

» On dit dans ce même Ecrit que je
 » reçois mes parens froidement, *pour*
 » *ne rien dire de plus.* Cette généralité
 » consiste à avoir une fois reçu assez
 » froidement le seul parent que j'aie
 » hors de Geneve, & cela en présence

» de M. Hume (24). C'est nécessaire-
 » ment ou M. Hume ou ce parent qui
 » a fourni cet article. Or mon cousin,
 » que j'ai toujours connu pour bon pa-
 » rent & pour honnête homme, n'est
 » point capable de fournir à des faty-
 » res publiques contre moi. D'ailleurs,
 » borné par son état à la société des gens
 » de Commerce, il ne vit pas avec les
 » gens de Lettres, ni avec ceux qui
 » fournissent des Articles dans les Pa-
 » piers, encore moins avec ceux qui
 » s'occupent à des fatyres. Ainsi l'Ar-
 » ticle ne vient pas de lui. Tout au plus
 » puis-je penser que M. Hume aura
 » tâché de le faire jafer, ce qui n'est
 » pas absolument difficile, & qu'il aura
 » tourné ce qu'il lui a dit de la manière
 » la plus favorable à ses vues. Il est bon
 » d'ajouter qu'après ma rupture avec

(24) Je n'étois pas présent, lorsque M. Rousseau
 reçut son cousin. Je les vis ensuite ensemble, un
 seul moment, sur la terrasse de Buckingham-Street.

» M. Hume j'en avois écrit à ce cousin-
 » là.

» Enfin, on dit dans ce même Ecrit
 » que je suis sujet à changer d'amis. Il
 » ne faut pas être bien fin pour com-
 » prendre à quoi cela prépare.

» Distinguons. J'ai depuis vingt-
 » cinq & trente ans des amis très-so-
 » lides. J'en ai de plus nouveaux, mais
 » non moins sûrs, que je garderai plus
 » longtemps si je vis. Je n'ai pas en gé-
 » néral trouvé la même sûreté chez ceux
 » que j'ai faits parmi les gens de Let-
 » tres. Aussi j'en ai changé quelque-
 » fois, & j'en changerai tant qu'ils me
 » seront suspects; car je suis bien dé-
 » terminé à ne garder jamais d'amis
 » par bienfiance: je n'en veux avoir
 » que pour les aimer.

» Si jamais j'eus une conviction in-
 » time & certaine, je l'ai que M. Hume
 » a fourni les matériaux de cet Ecrit:

» Bien plus , non-seulement j'ai cette
 » certitude , mais il m'est clair qu'il a
 » voulu que je l'eusse : car comment
 » supposer un homme aussi fin , assez
 » mal-adroit pour se découvrir à ce
 » point , voulant se cacher ?

» Quel étoit son but ? Rien n'est plus
 » clair encore. C'étoit de porter mon
 » indignation à son dernier terme ,
 » pour amener avec plus d'éclat le coup
 » qu'il me préparoit. Il fait que pour
 » me faire faire bien des sottises il suffit
 » de me mettre en colere. Nous som-
 » mes au moment critique qui mon-
 » trera s'il a bien ou mal raisonné.

» Il faut se posséder autant que fait
 » M. Hume , il faut avoir son flegme
 » & toute sa force d'esprit pour pren-
 » dre le parti qu'il prit , après tout ce
 » qui s'étoit passé. Dans l'embaras où
 » j'étois , écrivant à M. le Général
 » Conway , je ne pus remplir ma Let-
 » tre que de phrases obscures dont
 M.

» M. Hume fit, comme mon ami,
 » l'interprétation qu'il lui plut. Sup-
 » posant donc, quoiqu'il fut très-bien
 » le contraire, que c'étoit la clause du
 » secret qui me faisoit de la peine, il
 » obtient de M. le Général qu'il vou-
 » droit bien s'employer pour la faire
 » lever. Alors cet homme Stoïque &
 » vraiment insensible m'écrivit la Lettre
 » la plus amicale où il me marque
 » qu'il s'est employé pour faire lever la
 » clause, mais qu'avant toute chose
 » il faut savoir si je veux accepter sans
 » cette condition, pour ne pas exposer
 » Sa Majesté à un second refus.

» C'étoit ici le moment décisif, la fin,
 » l'objet de tous ses travaux. Il lui fal-
 » loit une réponse, il la vouloit. Pour
 » que je ne pusse me dispenser de la
 » faire il envoya à M. Davenport un
 » duplicata de sa Lettre, & non con-
 » tent de cette précaution, il m'écrivit
 » dans un autre billet qu'il ne sauroit

» rester plus long-temps à Londres
 » pour mon service. La tête me tourna
 » presque en lisant ce billet. De mes
 » jours je n'ai rien trouvé de plus in-
 » concevable.

» Il l'a donc enfin cette réponse
 » tant désirée, & se presse déjà d'en
 » triompher. Déjà écrivant à M. Da-
 » venport, il me traite d'homme fé-
 » roce & de monstre d'ingratitude.
 » Mais il lui faut plus. Ses mesures sont
 » bien prises, à ce qu'il pense : nulle
 » preuve contre lui ne peut échapper.
 » Il veut une explication : il l'aura ; &
 » la voici.

» Rien ne la conclut mieux que le der-
 » nier trait qui l'amène. Seul il prouve
 » tout & sans réplique.

» Je veux supposer, par impossible,
 » qu'il n'est rien revenu à M. Hume de
 » mes plaintes contre lui : il n'en fait
 » rien, il les ignore aussi parfaitement
 » que s'il n'eût été faufilé avec per-

» sonne qui en fût instruit , aussi par-
 » faitement que si durant ce tems il eût
 » vécu à la Chine (25). Mais ma con-
 » duite immédiate entre lui & moi ;
 » les derniers mots si frappans que je
 » lui dis à Londres ; la Lettre qui sui-
 » vit pleine d'inquiétude & de crainte ;
 » mon silence obstiné plus énergique
 » que des paroles ; ma plainte amère
 » & publique au sujet de la Lettre de
 » M. d'Alembert ; ma Lettre au Minis-
 » tre, qui ne m'a point écrit , en réponse
 » à celle qu'il m'écrivit lui-même , & dans
 » laquelle je ne dis pas un mot de lui ;
 » enfin mon refus , sans daigner m'a-
 » dresser à lui , d'acquiescer à une af-
 » faire qu'il a traitée en ma faveur , moi
 » le sachant , & sans opposition de ma
 » part ; tout cela parle seul du ton le
 » plus fort , je ne dis pas à tout homme

(25) Comment aurois-je deviné ces chimériques
 soupçons ? M. Davenport , la seule personne de ma
 connoissance qui vit alors M. Rousseau , m'assure
 qu'il les ignoroit parfaitement lui-même.

» qui auroit quelque sentiment dans
 » l'ame , mais à tout homme qui n'est
 » pas hébété.

» Quoi , après que j'ai rompu tout
 » commerce avec lui depuis près de
 » trois mois , après que je n'ai ré-
 » pondu à pas une de ses Lettres , quel-
 » qu'important qu'en fut le sujet , en-
 » vironné des marques publiques &
 » particulieres de l'affliction que son
 » infidélité me cause , cet homme
 » éclairé , ce beau génie naturellement
 » si clair-voyant & volontairement si
 » stupide , ne voit rien , n'entend rien ,
 » ne sent rien , n'est ému de rien , &
 » sans un seul mot de plainte , de jus-
 » tification , d'explication , il continue
 » à se donner , malgré moi , pour moi
 » les soins les plus grands , les plus
 » pressés ! il m'écrit affectueusement
 » qu'il ne peut rester à Londres plus
 » long-temps pour mon service , com-
 » me si nous étions d'accord qu'il y

» restera pour cela ! Cet aveuglement ;
 » cette impassibilité , cette obstination
 » ne sont pas dans la nature , il faut
 » expliquer cela par d'autres motifs ,
 » Mettons cette conduite dans un plus
 » grand jour , car c'est un point déci-
 » sif.

» Dans cette affaire il faut nécessaire-
 » ment que M. Hume soit le plus grand
 » ou le dernier des hommes , il n'y a
 » pas de milieu. Reste à voir lequel
 » c'est des deux.

» Malgré tant de marques de dédain
 » de ma part , M. Hume avoit-il l'éton-
 » nante générosité de vouloir me servir
 » sincèrement ? Il savoit qu'il m'étoit
 » impossible d'accepter ses bons offices
 » tant que j'aurois de lui les sentimens
 » que j'avois conçus. Il avoit éludé l'ex-
 » plication lui-même. Ainsi me ser-
 » vant sans se justifier il rendoit ses
 » soins inutiles ; il n'étoit donc pas gé-
 » néreux.

» S'il supposoit qu'en cet état j'ac-
 » cepterois ses soins , il supposoit donc
 » que j'étois un infame. C'étoit donc
 » pour un homme qu'il jugeoit être un
 » infame qu'il sollicitoit avec tant d'ar-
 » deur une pension du Roi ? Peut on
 » rien penser de plus extravagant ?

» Mais que M. Hume , suivant tou-
 » jours son plan , se soit dit à lui même :
 » voici le moment de l'exécution ; car ,
 » pressant Rousseau d'accepter la pen-
 » sion , il faudra qu'il l'accepte ou qu'il
 » la refuse. S'il l'accepte , avec les preu-
 » ves que j'ai en main , je le déshonore
 » complètement ; s'il la refuse après
 » l'avoir acceptée , on a levé tout pré-
 » texte , il faudra qu'il dise pourquoi.
 » C'est-là que je l'attends ; s'il m'accuse
 » il est perdu.

» Si , dis-je , M. Hume a raisonné
 » ainsi , il a fait une chose fort consé-
 » quente à son plan , & par-là même
 » ici fort naturelle , & il n'y a que cette

» unique façon d'expliquer sa conduite
 » dans cette affaire ; car elle est inex-
 » plicable dans toute autre supposition :
 » si ceci n'est pas démontré , jamais
 » rien ne le fera.

» L'état critique où il m'a réduit me
 » rappelle bien fortement les quatre
 » mots dont j'ai parlé ci-devant , & que
 » je lui entendis dire & répéter dans un
 » temps où je n'en pénétrais guères la
 » force. C'étoit la première nuit qui
 » suivit notre départ de Paris. Nous
 » étions couchés dans la même cham-
 » bre , & plusieurs fois dans la nuit , je
 » l'entends s'écrier en François avec
 » une véhémence extrême (26) : *Je tiens*
 » *J. J. Rousseau*. J'ignore s'il veilloit ou
 » s'il dormoit. L'expression est remar-

(26) Je ne saurois répondre de ce que je dis en rêvant , & je fais encore moins si c'est en François que je rêve ; mais M. Rousseau , qui ne fait pas si je dormois ou si je veillois quand je prononçois ces terribles paroles , avec une si terrible voix , est-il certain d'avoir été bien éveillé lorsqu'il les a entendues ?

» quable dans la bouche d'un homme
» qui fait trop bien le François pour se
» tromper sur la force & le choix des
» termes. Cependant je pris , & je ne
» pouvois manquer alors de prendre ces
» mots dans un sens favorable , quoi-
» que le ton l'indiquât encore moins
» que l'expression : c'est un ton dont il
» m'est impossible de donner l'idée , &
» qui correspond très-bien aux regards
» dont j'ai parlé. Chaque fois qu'il dit
» ces mots , je sentis un tressaillement
» d'effroi dont je n'étois pas le maître ;
» mais il ne me fallut qu'un moment
» pour me remettre & rire de ma terreur.
» Dès le lendemain tout fut si parfai-
» tement oublié que je n'y ai pas même
» pensé durant tout mon séjour à Lon-
» dres & au voisinage. Je ne m'en suis
» souvenu qu'ici où tant de choses m'ont
» rappelé ces paroles , & me les rap-
» pellent , pour-ainsi-dire , à chaque
» instant.

» Ces mots dont le ton retentit sur
 » mon cœur comme s'ils venoient
 » d'être prononcés, les longs & funes-
 » tes regards tant de fois lancés sur moi,
 » les petits coups sur le dos avec des
 » mots de *Mon cher Monsieur*, en ré-
 » ponse au soupçon d'être un traî-
 » tre; tout cela m'affecte à un tel
 » point après le reste, que ces souve-
 » nirs, fussent-ils les seuls, ferme-
 » roient tout retour à la confiance, &
 » il n'y a pas une nuit où ces mots, *Je*
 » *tiens J. J. Rousseau*, ne sonnent encore
 » à mon oreille, comme si je les en-
 » tendois de nouveau.

» Oui, M. Hume, vous me ten-
 » nez, je le fais, mais seulement par
 » des choses qui me sont extérieures;
 » vous me tenez par l'opinion, par les
 » jugemens des hommes; vous me ten-
 » nez par ma réputation, par ma sûreté
 » peut-être; tous les préjugés sont
 » pour vous; il vous est aisé de me faire

» passer pour un monstre, comme vous
 » avez commencé, & je vois déjà l'exul-
 » tation barbare de mes implacables
 » ennemis. Le public, en général, ne
 » me fera pas plus de grace. Sans autre
 » examen, il est toujours pour les ser-
 » vices rendus, parce que chacun est
 » bien aise d'inviter à lui en rendre,
 » en montrant qu'il fait les sentir. Je
 » prévois aisément la suite de tout cela,
 » sur-tout dans le Pays où vous m'avez
 » conduit, & où, sans amis, étran-
 » ger à tout le monde, je suis presque
 » à votre merci. Les gens sensés com-
 » prendront, cependant, que, loin
 » que j'aie pu chercher cette affaire,
 » elle étoit ce qui pouvoit m'arriver de
 » plus terrible dans la position où je
 » suis : ils sentiront qu'il n'y a que ma
 » haine invincible pour toute fausseté &
 » l'impossibilité de marquer de l'estime
 » à celui pour qui je l'ai perdue, qui
 » aient pu m'empêcher de dissimuler -

» quand tant d'intérêts m'en faisoient
 » une loi : mais les gens sensés sont en
 » petit nombre & ce ne sont pas eux
 » qui font du bruit.

» Oui, M. Hume, vous me tenez
 » par tous les liens de cette vie ; mais
 » vous ne me tenez ni par ma vertu ni
 » par mon courage , indépendant de
 » vous & des hommes , & qui me res-
 » tera tout entier malgré vous. Ne pen-
 » sez pas m'effrayer par la crainte du
 » sort qui m'attend. Je connois les ju-
 » gemens des hommes , je suis accou-
 » tumé à leur injustice , & j'ai appris à
 » les peu redouter. Si votre parti est
 » pris, comme j'ai tout lieu de le croire,
 » soyez sûr que le mien ne l'est pas
 » moins. Mon corps est affoibli, mais
 » jamais mon ame ne fut plus ferme.
 » Les hommes feront & diront ce qu'ils
 » voudront , peu m'importe ; ce qui
 » m'importe est d'achever , comme j'ai
 » commencé , d'être droit & vrai jus-

» qu'à la fin , quoiqu'il arrive , & de
 » n'avoir pas plus à me reprocher une
 » lâcheté dans mes miseres qu'une in-
 » solence dans ma prospérité. Quelque
 » opprobre qui m'attende & quelque
 » malheur qui me menace , je suis prêt.
 » Quoiqu'à plaindre , je le ferai moins
 » que vous , & je vous laisse pour toute
 » vengeance le tourment de respecter ,
 » malgré vous , l'infortuné que vous
 » accablez.

» En achevant cette Lettre , je suis
 » surpris de la force que j'ai eue de l'é-
 » crire. Si l'on mouroit de douleur ,
 » j'en serois mort à chaque ligne. Tout
 » est également incompréhensible dans
 » ce qui se passe. Une conduite pareille
 » à la vôtre n'est pas dans la nature ,
 » elle est contradictoire , & cependant
 » elle m'est démontrée. Abyme des
 » deux côtés ! je pérís dans l'un ou
 » dans l'autre. Je suis le plus mal-

» heureux des humains si vous êtes
» coupable , j'en suis le plus vil si vous
» êtes innocent. Vous me faites désirer
» d'être cet objet méprisable. Oui ;
» l'état où je me verrois prosterné ;
» foulé sous vos pieds , criant miséri-
» corde & faisant tout pour l'obtenir ;
» publiant à haute voix mon indignité
» & rendant à vos vertus le plus écla-
» tant hommage, seroit pour mon cœur
» un état d'épanouissement & de joie ;
» après l'état d'étouffement & de mort
» où vous l'avez mis. Il ne me reste
» qu'un mot à vous dire. Si vous êtes
» coupable , ne m'écrivez plus ; cela
» seroit inutile , & sûrement vous ne
» me tromperez pas. Si vous êtes inno-
» cent, daignez vous justifier. Je con-
» nois mon devoir , je l'aime & l'aime-
» rai toujours , quelque rude qu'il puisse
» être. Il n'y a point d'abjection dont
» un cœur , qui n'est pas né pour elle ,

» ne puisse revenir. Encore un coup, si
 » vous êtes innocent, daignez vous
 » justifier : si vous ne l'êtes pas, adieu
 » pour jamais.

J. J. R.

Je délibérai quelque temps si je ferois
 quelque Réponse à cet étrange Mé-
 moire ; à la fin je me déterminai à
 écrire la Lettre suivante.

M. HUME A M. ROUSSEAU.

Le 22 Juillet 1766.

» Monsieur,

» Je ne répondrai qu'à un seul arti-
 » cle de votre longue Lettre ; c'est à ce-
 » lui qui regarde la conversation que
 » nous avons eue ensemble, le soir qui a
 » précédé votre départ. M. Davenport
 » avoit imaginé un honnête artifice
 » pour vous faire croire qu'il y avoit
 » une chaise de retour prête à partir
 » pour Wootton ; je crois même qu'il
 » le fit annoncer dans les Papiers Pu-

» blics , afin de mieux vous tromper ;
» Son intention étoit de vous épargner
» une partie de la dépense du voyage ;
» ce que je regardois comme un projet
» louable ; mais je n'eus aucune part à
» cette idée ni à son exécution. Il vous
» vint cependant quelque soupçon de
» l'artifice , tandis que nous étions au
» coin de mon feu , & vous me reprochâ-
» tes d'y avoir participé : je tâchai de
» vous appaiser & de détourner la con-
» versation ; mais ce fut inutilement.
» Vous restâtes quelque tems assis ;
» ayant un air sombre & gardant le si-
» lence , ou me répondant avec beau-
» coup d'humeur ; après quoi vous
» vous levâtes & fîtes un tour ou deux
» dans la chambre ; enfin tout d'un
» coup & à mon grand étonnement
» vous vîntes vous jeter sur mes genoux ;
» & passant vos bras autour de mon cou ;
» vous m'embrassâtes avec un air de

» transport, vous baignâtes mon visage
 » de vos larmes & vous vous écriâtes :
 » *Mon cher ami, me pardonnerez-vous*
 » *jamais cette extravagance? Après tant*
 » *de peines que vous avez prises pour*
 » *m'obliger, après les preuves d'amitié*
 » *sans nombre que vous m'avez données,*
 » *se peut-il que je paye vos services de*
 » *tant d'humeur & de brusquerie? Mais*
 » *en me pardonnant, vous me donnerez*
 » *une nouvelle marque de votre amitié,*
 » *& j'espère que lorsque vous verrez le*
 » *fond de mon cœur, vous trouverez*
 » *qu'il n'en est pas indigne. Je fus ex-*
 » *trêmement touché, & je crois qu'il*
 » *se passa entre-nous une scène très-ten-*
 » *dre. Vous ajoutâtes, sans doute par*
 » *forme de compliment, que quoi que*
 » *j'eusse d'autres titres plus sûrs pour*
 » *mériter l'estime de la postérité, ce-*
 » *pendant l'attachement extraordinaire*
 » *que je marquois à un homme malheu-*

» reux & persécuté , seroit peut-être
 » compté pour quelque chose. »

» Cet incident étoit assez remarqua-
 » ble , & il est impossible que vous ou
 » moi l'ayons si promptement oublié ;
 » mais vous avez eu l'assurance de m'en
 » parler deux fois d'une manière si dif-
 » férente , ou p'utôt si opposée , qu'en
 » persistant , comme je fais dans mon
 » récit , il s'ensuit nécessairement qu'un
 » de nous deux est un menteur. Vous
 » imaginez peut-être que cette avan-
 » ture s'étant passée entre-nous & sans
 » témoins , il faudra balancer la crédi-
 » bilité de votre témoignage & du
 » mien , mais vous n'aurez pas cet
 » avantage ou ce désavantage , de quel-
 » que manière que vous vouliez l'ap-
 » peller : je produirai contre vous d'au-
 » tres preuves , qui mettront la chose
 » hors de contestation. »

» 1°. Vous n'avez pas fait attention
 » que j'avois une Lettre écrite de votre

» main, (1) qui ne peut pas absolu-
 » ment se concilier avec votre récit, &
 » qui confirme le mien. »
 » 2°. J'ai conté le fait le lendemain ou
 » le surlendemain à M. Davenport,
 » dans l'intention d'empêcher qu'il
 » n'eût recours, pour vous obliger dans
 » la suite, à de semblables finesses ; il
 » s'en souviendra sûrement. »
 » 3°. Comme cette aventure me pa-
 » contée ici à plusieurs de mes amis ;
 » roissoit vous faire honneur, je l'ai
 » je l'ai même écrite à Madame * la C.
 » de ** à Paris. Personne, je pense,
 » n'imaginera que je préparois d'a-
 » vance une apologie, au cas que je me
 » brouillasse avec vous, événement que

(1) C'est celle du 22 Mars, qui est pleine de cordialité & qui prouve que M. Rousseau ne m'avoit jamais laissé entrevoir aucun de ces noirs soupçons de perfidie sur lesquels il insiste à présent. On voit seulement à la fin de sa Lettre quelques restes d'humeur sur l'affaire de sa chaise.

* Cette Dame a exigé qu'on supprimât son nom.
Note des Éditeurs.

» j'aurois regardé alors comme le plus
 » incroyable de tous les événemens hu-
 » mains ; d'autant plus que nous étions
 » peut-être séparés pour jamais , & que
 » je continuois à vous rendre les servi-
 » ces les plus essentiels. »

4°. Le fait , tel que je le rapporte ,
 » est conséquent & raisonnable ; mais
 » il n'y a pas le sens commun dans vo-
 » tre récit. Quoi ! parce que dans quel-
 » ques momens de distraction ou de
 » rêverie , assez ordinaires aux person-
 » nes occupées , j'aurai eu un regard
 » fixe , vous me soupçonnez d'être un
 » traître , & vous avez l'assurance de
 » me déclarer cet atroce & ridicule
 » soupçon ? Car vous ne prétendez pas
 » même avoir eu , avant votre départ de
 » Londres , d'autres motifs solides de
 » soupçon contre moi ?

» Je n'entrerai dans aucun autre détail
 » sur votre Lettre ; vous sçavez trop bien
 » vous-même combien tous les autres

» articles en sont dénués de fonde-
 » ment. J'ajouterai seulement en gé-
 » néral que je goûtois il y a un mois
 » un plaisir très-sensible , en songeant
 » que malgré bien des difficultés j'étois
 » parvenu par ma constance & mes
 » soins , & par de-là même mes plus
 » vives espérances , à assurer vôtre re-
 » pos, votre honneur & votre fortune ;
 » mais cette jouissance a bientôt été
 » suivie du déplaisir le plus amer , en
 » vous voyant gratuitement & volon-
 » tairement repousser ces biens loin de
 » vous & vous déclarer l'ennemi de
 » votre-propre repos, de votre fortune
 » & de votre honneur ; dois-je être
 » étonné , après cela , que vous soyez
 » mon ennemi ?

» A Dieu & pour toujours. »

D. H.

Il ne me reste qu'à joindre à tous ces
 Papiers la Lettre que M. Walpole m'a
 écrite & qui prouve que je n'ai eu au-

cune part à tout ce qui concerne la
prétendue Lettre du Roi de Prusse.

M. WALPOLE A M. HUME.

Arlington-Street, le 26 Juillet 1766.

« JE ne peux pas me rappeler avec
» précision le temps où j'ai écrit la *Let-*
» *tre du Roi de Prusse*; mais je vous as-
» sure, avec la plus grande vérité, que
» c'étoit plusieurs jours avant votre
» départ de Paris & avant l'arrivée de
» Rousseau à Londres; & je peux vous
» en donner une forte preuve; car,
» non-seulement par égard pour vous,
» je cachai la Lettre tant que vous res-
» tâtes à Paris; mais ce fut aussi la rai-
» son pour laquelle, par délicatesse pour
» moi-même, je ne voulus pas aller le
» voir, quoique vous me l'eussiez sou-
» vent proposé. Je ne trouvois pas qu'il
» fût honnête d'aller faire une visite
» cordiale à un homme, ayant dans ma
» poche une Lettre où je le tournois en
» ridicule. Vous avez pleine liberté,

« mon cher Monsieur, de faire usage
 « soit auprès de Rousseau , soit auprès
 « de tout autre , de ce que je dis ici pour
 « votre justification : je serois bien fâ-
 « ché d'être cause qu'on vous fît aucun
 « reproche. J'ai un mépris profond pour
 « Rousseau & une parfaite indifférence
 « sur ce qu'on pensera de cette affaire ;
 « mais , s'il y a en cela quelque faute ,
 « ce que je suis bien loin de croire , je
 « la prends sur mon compte. Il n'y a
 « point de talens qui m'empêchent de
 « rire de celui qui les possède , s'il est
 « un charlatan ; mais , s'il a de plus un
 « cœur ingrat & méchant , comme
 « Rousseau l'a fait voir à votre égard ,
 « il sera détesté par moi comme par
 « tous les honnêtes gens , &c. »

H. W.

Je viens de donner une Relation ;
 aussi concise qu'il m'a été possible , de
 cette étrange affaire , qui , à ce qu'on
 m'a dit , a excité l'attention du Public

& qui contient plus d'incidens extraordinaires qu'aucune autre aventure de ma vie.

Les personnes , à qui j'ai montré toutes les pieces originales qui établissent l'autenticité des faits , ont pensé diversement , tant sur l'usage que je devois en faire que sur les sentimens actuels de M. Rousseau & sur l'état de son ame. Quelques-uns prétendent qu'il est absolument de mauvaise foi dans la querelle qu'il me fait & dans l'opinion qu'il a de mes torts : ils croient que tous ses procédés sont dictés par cet orgueil extrême qui forme la base de son caractere & qui le porte à chercher l'occasion de refuser , avec éclat , un bienfait du Roi d'Angleterre , & en même temps de se débarrasser de l'intolérable fardeau de la reconnoissance en sacrifiant à cela l'honneur , la vérité , l'amitié , & même son propre intérêt. Ils apportent , pour preuve de

leur opinion , l'absurdité même de la première supposition sur laquelle M. Rousseau fonde son ressentiment ; je veux dire , la supposition que c'est moi qui ai fait imprimer la plaisanterie de M. Walpole , quoique M. Rousseau sache bien lui-même qu'elle étoit répandue par-tout, à Londres comme à Paris. Comme cette supposition est , d'un côté , contraire au sens commun , & de l'autre n'est pas soutenue par la plus légère probabilité , ils en concluent qu'elle n'a jamais eu aucune autorité , dans l'esprit même de M. Rousseau. Ils confirment cette idée par la multitude des fictions & des mensonges que M. Rousseau emploie pour justifier sa colère , mensonges qui concernent des faits sur lesquels il lui est impossible de se tromper. Ils opposent aussi sa gaîté & son contentement réels à cette profonde mélancolie dont il feint d'être accablé. Il seroit superflu d'ajouter que

la maniere de raisonner qui regne dans toutes ses accusations est trop absurde pour opérer dans l'esprit de qui que ce soit une conviction sincere.

Quoique M. Rousseau paroisse faire ici le sacrifice d'un intérêt fort considerable , il faut observer cependant que l'argent n'est pas toujours le principal mobile des actions humaines : il y a des hommes sur qui la vanité a un empire bien plus puissant , & c'est le cas de ce Philosophe. Un refus fait avec ostentation de la pension du Roi d'Angleterre , ostentation qu'il a souvent recherchée à l'égard d'autres Princes ; auroit pu être seule un motif suffisant pour déterminer sa conduite.

Quelques autres de mes amis traitent toute cette affaire avec plus d'indulgence , & regardent M. Rousseau comme un objet de pitié plutôt que de colere. Ils supposent bien aussi, que l'orgueil & l'ingratitude font la base de

son caractère; mais en même tems ils sont disposés à croire que son esprit, toujours inquiet & flottant, se laisse entraîner au courant de son humeur & de ses passions. L'absurdité de ce qu'il avance n'est pas, selon eux, une preuve qu'il soit de mauvaise foi. Il se regarde comme le seul être important de l'Univers, & croit bonnement que tout le genre humain conspire contre lui. Son plus grand bienfaiteur, étant celui qui incommode le plus son orgueil, devient le principal objet de son animosité. Il est vrai qu'il emploie, pour soutenir ses bizarreries, des fictions & des mensonges; mais c'est une ressource si commune dans ces têtes foibles qui flottent continuellement entre la raison & la folie, que personne ne doit s'en étonner.

J'avoue que je penche beaucoup vers cette dernière opinion, quoiqu'en même temps je doute fort qu'en aucune

circonstance de sa vie , M. Rousseau ait joui plus entierement qu'aujourd'hui de toute sa raison. Même dans les étranges Lettres qu'il m'a écrites , on retrouve des traces bien marquées de son éloquence & de son génie.

M. Rousseau m'a dit souvent qu'il composoit les Mémoires de sa vie , & qu'il y rendroit justice à lui-même , à ses amis & à ses ennemis. Comme M. Davenport m'a marqué que depuis sa retraite à Wootton il avoit été fort occupé à écrire , j'ai lieu de croire qu'il acheve cet ouvrage. Rien au monde n'étoit plus inattendu pour moi que de passer si soudainement de la classe de ses amis à celle de ses ennemis ; mais cette révolution s'étant faite , je dois m'attendre à être traité en conséquence. Si ses Mémoires paroissent après ma mort , personne ne pourra justifier ma mémoire en faisant connoître la vérité : s'ils sont publiés après

la mort de l'Auteur, ma justification perdra, par cela même, une grande partie de son authenticité. Cette réflexion m'a engagé à recueillir toutes les circonstances de cette aventure, à en faire un précis que je destine à mes amis & dont je pourrai faire dans la suite l'usage qu'eux & moi nous jugerons convenable; mais j'aime tellement la paix qu'il n'y a que la nécessité ou les plus fortes raisons qui puissent me déterminer à exposer cette querelle aux yeux du public.

Perdidi beneficium. Numquid quæ consecravimus perdidisse nos dicimus? Inter consecrata beneficium est; etiamsi malè respondit, benè collocatum. Non est ille qualem speravimus; simus nos quales fuimus, ei dissimiles.

Seneca de Beneficiis, lib. VII, cap. 29.

DÉCLARATION

ADRESSÉE PAR M. D'ALEMBERT
AUX ÉDITEURS.

» J'AI appris par M. Hume avec la
» plus grande surprise, que M. Rousseau
» m'accuse d'être l'Auteur d'une Let-
» tre ironique qui lui a été adressée dans
» les Papiers Publics, sous le nom du
» Roi de Prusse. Tout le monde fait, à
» Paris & à Londres, que cette Lettre
» est de M. Walpole, qui même ne la
» défavoue pas. Il convient seulement
» d'avoir été aidé, pour le style, par
» une personne qu'il ne nomme point,
» & qui devrait peut-être se nommer.
» Pour moi, sur qui les soupçons du
» Public ne sont jamais tombés à cet
» égard, je ne connois nullement
» M. Walpole: je ne crois pas même

» lui avoir jamais parlé, ne l'ayant ren-
 » contré qu'une fois dans une maison
 » particuliere. Non-seulement je n'ai
 » pas la plus légère part, ni directe ni
 » indirecte, à la Lettre dont il s'agit,
 » mais je puis citer plus de cent person-
 » nes, amies & ennemies de M. Rouf-
 » seau, qui m'ont entendu la désap-
 » prouver beaucoup, par la raison qu'il
 » ne faut point se moquer des mal-
 » heureux, sur-tout quand ils ne nous
 » ont point fait de mal. D'ailleurs, mon
 » respect pour le Roi de Prusse, & la
 » reconnoissance que je lui dois, pou-
 » voient, ce me semble, faire supposer
 » à M. Rousseau, que je n'aurois pas
 » voulu abuser du nom de ce Prince,
 » même pour une plaisanterie.

» J'ajoute que je n'ai jamais été l'en-
 » nemi de M. Rousseau, ni déclaré
 » ni même secret, comme il le prétend;
 » & je défie qu'on apporte la moindre
 » preuve que j'aie jamais cherché à lui

» nuire en quoi que ce puisse être. Je
 » pourrois prouver au contraire, par les
 » témoignages les plus respectables, que
 » j'ai cherché à l'obliger en ce qui a
 » dépendu de moi.

» Quant à ma prétendue *correspon-*
 » *dance secrete* avec M. Hume , il est
 » très-certain que nous n'avons com-
 » mencé à nous écrire que cinq à six
 » mois après son départ , à l'occasion
 » de la querelle que M. Rousseau lui
 » a suscitée , & dans laquelle il juge à
 » propos de me mêler si gratuitement.

» Je crois devoir cette Déclaration
 » à moi-même , à la vérité , & à la situa-
 » tion de M. Rousseau : je le plains
 » bien sincèrement de croire si peu à
 » la vertu , & sur-tout à celle de M.
 » Hume. »

D'ALEMBERT.

F I N.

